

EXAMEN
DES OPÉRATIONS ET DES TRAVAUX
DE CÉSAR
AU SIÉGE D'ALESIA

PAR

LÉOPOLD VACCA BERLINGHIERI

Lieutenant-Colonel dans l'Armée Française, Membre de plusieurs Académies, et l'un des Fondateurs de la Société Philomathique de Paris.

Oeuvre Posthume.

LUCQUES
CHEZ FRANÇOIS BERTINI
MDCCCXII.

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

LÉOPOLD VACCÀ.

SANS doute la gloire des écrivains ne dépend que de leurs talens et de leurs veilles. Mais trop souvent le génie laborieux n'obtient pas la célébrité à laquelle il semblait destiné par la nature. Les circonstances nous emportent; la mort nous frappe; et des travaux qui conduisaient à l'immortalité, restés imparfaits, ou périssent, ou ne donnent à leur auteur qu'une faible et trop tardive renommée.

Tel est surtout le sort des hommes qui veulent à la fois s'illustrer dans les conceptions et la pratique de la guerre. Que de chances contre leur existence et leurs succès! Même après les plus longs efforts, difficilement obtiennent-ils de soumettre à l'expe-

rience leurs innovations, et de démontrer le bienfait de leur propre découverte. Mais s'ils doivent périr avant ce temps, qu'ils perdent à jamais l'espérance que leurs projets soient quelque jour réalisés. Que d'obstacles! La médiocrité s'indigne qu'on ose aller audelà d'elle; car il lui semble qu'elle se rétrécit encore, lorsque l'esprit humain s'élève à de nouvelles conquêtes. L'envie s'efforce de trouver des difficultés, des dangers, aux changements les plus simples, aux perfectionnements les plus heureux. Enfin l'indolence de l'homme lui fait haïr jusques au bien qui l'arracherait à son repos, ou seulement, qui l'enleverait au cours uniforme de ses habitudes; car c'est encore un repos; c'est celui de la pensée.

Cependant il est quelquefois d'heureuses exceptions à ces vérités désolantes. Ainsi, par exemple, si Guibert n'a pû voir ses contemporains adopter ses grandes idées sur la tactique, elles ont éclairé la génération juste, la suivante! et le temps a développé la gloire de cet homme célèbre aujourd'hui.

Peut-être encore, si les écrits de l'Auteur dont nous publions les derniers travaux, tom-

bent un jour sous les yeux (*) qui tant de fois ont saisi les moyens de victoire, peut être plusieurs des vues présentées dans ces écrits cesséront d'être de simples spéculations? et l'art militaire aura fait un nouveau pas vers sa perfection.

Pourquoi nous refuserions-nous à cette éspérance? ce ne sont point ici les résultats imaginaires d'un savant contemplatif, que nous cherchons à rappeller ou à préconiser. C'est le fruit des réflexions qu'a fait naitre une longue expérience, et, ce qui vaut mieux encore, une expérience raisonnée. C'est le correctif de ces défauts qu'on n'appercevrait jamais, si soi-même on n'en avait été frappé, soit dans les manoeuvres des camps, soit dans les sièges, ou dans les marches, ou sur les champs de bataille. Enfin l'auteur de ces choses, c'est un compagnon d'armes de nos généraux les plus illustres, qui, plein d'admiration pour leurs hauts faits, s'est formé dans

(*) *L'Auteur lui même exprime ce voeu d'une manière bien plus vive dans son traité de Tactique.*

leur noble école. Si l'ancien élève offre aux grands hommes de l'art quelque chose qui soit digne d'eux, les maitres généreux pourraient-ils ne pas sourire à cette vue?

Nous présenterons d'abord un rapide apperçu des idées de Léopold Vaccà sur les opérations de la guerre chez les modernes; nous dirons ensuite quelques mots sur la manière dont ce militaire à étudié et approfondi les mêmes opérations de guerre chez les Anciens: (c'est l'objet spécial de l'ouvrage que précède cette notice): Enfin nous indiquerons les travaux qu'il avait projettés, mais qu'une fin prématurée ne lui a pas permis d'achever.

Et comme on aime à connaitre la vie et les moeurs de l'homme dont les écrits nous intéressent, nous retracerons tout ce que notre coeur a conservé des souvenirs d'un guerrier qui sût unir les qualités publiques et privées, aux talents et à la vaillance.

Cependant nous aurons plutôt fait connaitre son esprit et son caractère que ses actions et ses faits d'armes; parcequ'il montrait son âme en toutes choses, et qu'il cachait sa vie dans ce qu'elle avait de louable.

Alors nous aurons achevé notre tâche douloureuse et qui pourtant n'est pas sans douceurs. O puissai-je un jour, quand je devrai payer mon tribut à la nature, (ou plutôt à mon pays!) aller joindre ce digne ami dans les lieux où la vertu repose en paix, écouter encore ses leçons, et lui redire les jugements de la postérité sur sa mémoire. Trop heureux moi-même, si, quand j'aurai cessé d'être, un ami fidèle, jaloux de dérober pour quelque temps à l'oubli mes faibles travaux, les arrachait à leur obscurité, et parvenait à leur donner une vie que jamais ils n'auraient reçue de mes mains!

SECONDE PARTIE.

Opérations de guerre des Anciens, et particulièrement de César dans les Gaules.

Pendant dix ans consécutifs les Gaules ont été pour César un objet de triomphes nouveaux. Toujours vaincus, jamais domptés, les peuples de ces contrées retrouvaient dans l'excès du désespoir leurs forces tant de fois abattues: les fléaux de la guerre renaissaient des fléaux plus grands dela paix: et César voyait sa conquête d'un moment échapper encore à ses mains: qui peut-être ne la laissaient ravir que pour avoir à la reprendre?... Car ces ennemis inhabiles ne pouvaient pas pour long temps s'en ressaisir, et plus ils la lui disputaient, plus ils donnaient d'éclat à la splendeur de ses trophées. Ainsi l'héroïsme et la constance de nos péres ne servaient qu'à signaler de plus en plus son génie, sa valeur

Suivre César dans cette grande opération du siége d'Alesia, chercher à démêler la vérité des faits à travers le voile dont le temps et l'adresse de cet historien de soi-même les ont couverts, détruire le merveilleux dont s'environne trop souvent le lointain des grandes choses, fixer les idées enfin sur le dégré de confiance que mérite l'un des plus précieux monuments d'Antiquités militaires, les Commentaires de César; tel est le bût que Léopold Vaccà s'est proposé d'atteindre dans l'écrit qu'on publie aujourd'hui.

Oui, la gloire est semblable à la vertu, la vérité seule est leur bâse éternelle. D'âge en âge des hommes forts ébranlent l'édifice des temps passés, ce qui repose à faux tombe, et, sur ces débris, s'élévent indestructibles les statues de ces hommes supérieurs. Si Léopold eût vécu, je le crois, il eût aussi vû son image au milieu de ce Panthéon immortel. Si dans le court écrit qu'il nous a laissé sur César, il se montre tout-à-coup audessus des Végèce, des Juste-Lipse, des Folard et de leurs émules, et répand un jour si grand, si nouveau sur les opérations de César; s'il descend dans ses in-

tentions les plus profondes, et, d'un jet de lumière, nous fait entrevoir toute l'âme de cet homme, que n'eût pas fait Léopold, si, soutenu par les premiers suffrages de son vrai juge, du Public, il eut continué et achevé le beau travail qu'il avait eu la modestie d'abandonner? la critique de tout César, faite à la fois en littérateur érudit et en guerrier plein d'expérience.

Quoiqu'il en soit, si nous ne nous trompons, l'examen des opérations faites autour d'Alesia, changera l'opinion des hommes éclairés, et sur cet historien militaire et sur beaucoup d'autres.

Un grand auteur ne s'oublie jamais, ou du moins que rarement; et s'il doit parler de lui-même, il laisse aux faits à prononcer comme à son insçu son éloge. C'est donc aux faits surtout qu'il faut avoir recours; et, pour les juger, il faut connaître profondément l'Art, dont les événements de la guerre sont après tout les conséquences necéssaires. Alors si tout est en harmonie, il est inutile de recourir à des autorités, à des témoignages; car la vérité seule est ainsi. Mais au contraire les

plus adroites fictions montrent toujours l'imposture par une foule d'indices échappés à la prévoyance, et la sagacité les ressaisit : c'est ce qu'a fait Léopold.

Les gens de lettres comprendront par l'exemple remarquable des erreurs commises sur les commentaires de César, qu'il ne suffit pas de posséder un esprit juste, vaste, pénétrant, et d'avoir appris des langues dans des livres, mais qu'il faut encore soi-même avoir vu les armées et les combats, pour juger sainement des écrits militaires. On reviendra peut-être sur les monuments de ce genre que les anciens et les modernes nous ont laissés; la critique s'élévera; elle appercevra de plus loin; et ses vues nouvelles accroitront le champ déjà si vaste de la science de Mars.

Après avoir parlé des ouvrages, nous parlerons de la vie de Léopold, et nous dirons quelques mots des hommes que les liens du sang avaient rendu, pour ainsi dire, une par-

tie de lui-même. Nous ne chercherons point si ses ancêtres étaient ou n'étaient pas des anciennes familles patriciennes de Pise sa patrie. Nous lui trouvons une origine décorée par de plus nobles titres: celle d'un homme de bien que ses talents ont rendu justement célébre. François Vaccà, père de Léopold doit être mis au rang de ces hommes supérieurs, qui, par leur écrits, (*) ont ajouté à la gloire de l'Italie. Ses méditations ont fait connaître des

(*) Ecco quali sono le opere più rilevanti di F. Vaccà.

Opera sulle malattie dette volgarmente Putride.

Pensieri sull' infiammazione.

Codice elementare di Medicina pratica.

Lettere Fisico-Mediche.

Meditazioni sull' uomo ammalato, e riflessioni sulla nuova teoria di Brown.

Sopra un nuovo potere dell'emissione di sangue.

Filosofia della Medicina.

Ma quantunque spicchino per singolar merito produzioni tanto ubertose e moltiplici, assicurano all' Autore di queste opere una gloria vie più cospicua, le due che portano per titolo:

Saggi sulle principali malattie del corpo umano.

Elementi di fisiologia del corpo umano.

(*) Voici quels sont les principaux ouvrages de F. Vaccà.

Des maladies vulgairement appellées Putrides.

Idées sur l'inflammation.

Cours élémentaire de Médecine pratique.

Lettres Physico-Médicales.

Méditations sur l'homme dans l'état de maladie. et réflexions sur la nouvelle théorie de Brown.

Sur un nouvel effet de l'émission du sang.

Philosophie de la Médecine.

Mais quelque soit le mérite de ces nombreuses productions, celles qui assurent à leur auteur la réputation la plus durable, sont surtout celles qui portent pour titre:

Essais sur les principales maladies du corps humain.

Eléments de Physiologie du corps humain.

vérités nouvelles, résultats de l'expérience, et ses livres classiques ont rendu plus fructueuse et plus facile l'étude de la science dont il accroissait les domaines, de la Médecine. Il fleurit à-peu-près à la même époque que Franck et Tissot. Il partagea leur renommée. Aussi lorsque le premier, quittant Pavie, abandonna la chaire occupée avant lui par Tissot, la République Cisalpine, voulant choisir un successeur à ces deux hommes que les Souverains des Lombards avaient choisis dans l'Europe, elle ne rétrécit point le concours, et la palme vint s'offrir à F. Vaccà. Mais celui-ci résistant à des offres séduisantes, sacrifia généreusement les plus grands avantages, pour conserver à sa Patrie ses talents et ses services.

Le plus souvent, il semble que la nature, épuisée par la production d'un beau talent, ne laisse au même sang que le souvenir de la gloire paternelle, et retire à elle tout le génie qu'elle avait donné d'une main si libérale. Quelquefois aussi elle se plait à conserver ce feu sacré dans toute une progéniture, comme pour signaler à la fois sa

bonté, sa puissance et sa fécondité. Parmi les familles qu'elle a comblées de ce plus grand des bienfaits, les amis des sciences compteront avec un sentiment de plaisir, et de douleur ensuite! celle des Vaccà Berlinghieri.

F. Vaccà né en 1732 eut trois fils, Léopold, André, Joseph, qui comme lui nacquirent à Pise, en 1768, 1772, 1776. Chacun d'eux se livrant à ses dispositions naturelles suivit une route différente. Le premier, Léopold, à qui nous consacrons ces lignes, livré d'abord aux sciences physiques et mathématiques, ne prévoyait pas alors qu'il dût un jour embrasser la carrière des armes. Le second, le seul qui reste aujourd'hui pour accroitre la réputation, et perpétuer le nom de sa famille, André, étudia la médecine et plus spécialement la Chirurgie. Sans doute l'Italie a compté et compte encore dans son sein des anatomistes du premier ordre: cependant depuis long-temps la Chirurgie s'y trouvait loin du dégré de perféction où quelques nations, et surtout les Français, l'ont portée. Cette infériorité n'existe plus. Et si quelque jour une

plume philosophique écrit l'histoire des sciences Médicales ; en comparant les progrès successifs des peuples instruits, elle marquera cette époque, et le premier auquel elle en rapportera l'honneur sera sans doute André Vaccà. Mais il n'a pas borné ses travaux à la pratique de son art, la théorie le compte aussi parmi les hommes qui l'ont enrichie et perfectionnée : arrêtons-nous. N'accordons aux hommes qui fleurissent encore que le strict tribut d'éloges qu'ils ont mérité par des faits (*);

(*) E per questo ne basterà qui riferire il semplice titolo delle opere di Andrea Vaccà, esse si raccomanderanno assaissimo da per se agli uomini versati nell' arte.

Riflessioni sul Trattato di Chirurgia di Begnamino Bell.

Trattato sopra i mali Venerei, scritto in francese poi tradotto in Italiano.

Memoria sulla frattura delle costole scritta pure in francese.

Memoria sulla struttura del Peritoneo: in francese, e come la precedente inserita negli atti della Società Medica di emulazione di Parigi.

Sopra un anevrismo popliteo.

Trattato sopra i restringimenti dell' Uretra.

(*) *Voici quels sont les ouvrages d'André Vaccà, dont pour cette raison nous nous contenterons d'indiquer les titres ; ils les rappelleront suffisamment aux gens de l'art*

Reflexions sur le traité de Chirurgie de Beniamin Bell.

Traité des maladies Véndriennes ; publié d'abord en français, traduit depuis en Italien.

Mémoire sur la fracture des côtes.

Mémoire sur la structure du Peritoine, en français comme le précédent, et publiés ensemble dans les actes de la Société Médicale d'emulation de Paris.

Sur un anevrisme poplitée.

Traité sur les resserrements de l'Urêtre.

laissons le reste à l'espèrance; et demeurons plutôt endeça du bût, si l'amitié tend à nous entrainer audelà. Parlons du troisième de ces frères, de Joseph. Il consacra ses talents au barreau. Il n'y brilla qu'assez de temps pour promettre un nom de plus à son pays, et trop peu pour le consacrer. On lui trouvait de l'éloquence, sa science était étendue, et pourtant à peine avait-il atteint l'âge de la virilité. Déja Docteur, il voulut encore être élève; il passa trois années dans cette ancienne dominatrice du monde, où les Nations modernes ont puisé, d'abord le texte, et puis l'esprit de leurs Codes; et dans laquelle le Droit, je dirais presque universel de l'Europe, était encore étudié avec profondeur et professé avec éclat. Aussi, dans cette Université de Pise, toujours féconde en grands Professeurs, dès l'âge de vingt-quatre ans, Joseph expliquait la science des hommes consommés, la Jurisprudence. La mort vint moissonner des espérances si belles; et elle montra, par ce nouvel exemple, combien notre illustration est précaire, et ses fruits difficiles à mûrir. Oh! Comme la gloire, cette fleur de notre vie,

passe, et tombe facilement avant le tems! C'est qu'il n'y a sur la terre qu'un bien dont l'homme soit sûr; c'est la vertu.

Arrêtons nous sur l'éducation plus rapprochée de Léopold, et d'André. Quoiqu'aujourd'hui l'Italie offre encore, pour les sciences mêmes, des ressources bien plus grandes que ne le croient communément des nations légères et prévenues, F. Vaccà, pour les mêmes raisons qui l'avaient fait mander Joseph à Rome, ne balança point à envoyer ses deux fils se perfectionner dans la capitale de la France, comme au foyer des plus hautes connaissances. Eclairé par une longue expérience dans l'art d'instruire et de former les hommes, il pensait avec raison que c'est au milieu d'une foule de rivaux et de dignes rivaux, qu'il faut vouloir se distinguer, pour sentir quelle entreprise c'est que d'atteindre au-dessus de la classe ordinaire, et pour trouver en soi des forces qui nous portent à cette hauteur. Nos idées s'étendent, elles s'élèvent avec la sphere où la fortune nous jette; et, sur un grand théatre, les grands esprits mêmes deviennent plus grands encore. Ainsi,

les forces de la nature sont égales sans doute sur tous les points du globe ; mais aumilieu de l'Océan, les flots s'élèvent à des hauteurs inconnues des hautres mers, et l'étendue des ondes semble s'y proportionner à l'immensité des plaines d'eau qu'elles sillonnent.

Et d'ailleurs si partout des écrits, des instruments, des répétiteurs peuvent transmettre les idées et reproduire les expériences des premiers maitres, rien ne peut remplacer ces maitres eux-mêmes, et leurs leçons, et leurs conseils; et leur seul exemple! Car le spectacle de ces hommes qui ne doivent rien qu'à leur propre force, et portent en eux toute leur gloire, est peut-être ce que l'humanité nous offre de plus sublime et de plus inspirant? A cette vue le vrai talent s'anime, il s'echauffe, il s'enflamme; et bientôt il brille aussi de ses propres clartés.

Or quel temps, quel lieu pouvaient-être mieux choisis pour présenter un semblable spectacle? Le rendez-vous littéraire de tout un grand empire. Une de ces époques où l'esprit humain soulève de nouveaux voiles, dissipe d'antiques erreurs, et fait un pas im-

mense. Un grand changement opéré dans le cercle entier de nos connaissances. Une philosophie plus sévère, qui, faisant la revue de toutes nos idées, renversait les créations fantastiques, et rélevait comme de nouveau l'édifice de la science. L'esprit des Géomètres descendant successivement dans toutes les parties du domaine de l'intelligence; rejettant l'hypothèse; bannissant le systême; fondant avec l'expérience, et ne bâtissant plus qu'à l'aide de la raison et du calcul. La sagesse de la méthode allait servir le génie, et n'attendait que lui: Il s'éleva dans tous les genres. Il semblait qu'une seule époque eût réuni dans une seule ville plusieurs siècles d'immortalité. Que Paris était grand alors! Depuis qu'Euler et les Bernouilli n'étaient plus, l'Europe cédait sans partage à la France les palmes de la Géométrie: dans les sciences naturelles nos grands hommes n'avaient plus de rivaux. Une nouvelle chimie s'élevait: sévère en principes, féconde en applications utiles, et riche en découvertes dès sa naissance: elle était toute française. Lavoisier, Berthollet, Guyton, Fourcroi, Chaptal créaient de concert

une langue, une théorie, des phénomènes et des arts. Les mathématiciens les plus célèbres comptaient aussi dans ces travaux, et la Physique ou la Chimie réclamaient aussi les noms de Laplace, de Monge, de Condorcet, de Bossut...... D'autres partageaient leurs travaux entre la guerre et les sciences, c'étaient Carnot, Borda, Meunier, Coulomb: l'exemple de ces derniers, si diversement et si justement célèbres, devait-il donc décider pour deux époques de la double vocation de Léopold? Cependant, par les découvertes de tant de talents supérieurs, la physique éprouvait un perfectionnement presqu'aussi grand que la chimie, et ces deux branches de l'étude de la nature se rapprochaient de plus en plus. On commençait à pénétrer les causes des météores, l'électricité et la foudre étaient connues et maitrisées. Qui le croirait! on avait trouvé pour elles une balance; elle pesait aussi le magnétisme; et, dans ces apparentes anomalies qu'offrent d'une manière si singulière quelques corpuscules de la terre, c'étaient encore les loix des grandes masses planétaires. La formation régulière des minéraux, dans leur cristal-

lisation, était devenue une branche de la Géométrie entre les mains de Haüy; Dolomieu, comme Lagrange, s'étaient fait français: la patrie des beaux génies les avait mis dans sa noblesse. Cependant les successeurs, les émules de Linnée développaient leurs leçons dans un Muséum d'histoire naturelle, où toute la nature était vraiment représentée; Daubenton y professait encore; Cuvier poursuivait la comparaison des miracles de tout un règne; Lacépède achevait l'entreprise de Buffon, et Bailly marquait dans la nature de plus certaines Epoques: les temps où l'homme petit, foible, et qui vit si peu, par une puissance plus sublime et plus durable que celle de la matière, saisit, dans un immense univers, le secret des forces célestes et de leurs loix éternelles. Ainsi Buffon renaissait dans ses successeurs; c'était encore son génie, sa majesté, son éloquence.

Et les premiers d'entre ceux qui professaient ou seulement qui cultivaient les autres sciences, n'étaient pas indignes de ces illustres émules. Ainsi l'école de Médecine et de Chirurgie était, comme le Museum d'histoire na-

turelle et le Collège de France, le premier établissement dans son genre, parmi tous ceux que l'Europe posséde; et les hopitaux d'une capitale immense, confiés aux mains les plus habiles; étaient des foyers uniques d'expérience et de lumières.

Voilà les écoles où Léopold et André se formèrent; voilà les hommes auprès desquels ils puisèrent le sentiment de la vraie gloire, et devinrent bientot dignes d'être eux mêmes un ornement de leur patrie. Bientôt en effet la Toscane rappella dans son sein deux hommes qui lui faisaient honneur. L'Université de Pise se hâta de les admettre parmi ses maitres célèbres. Aux noms des Scarpa, des Spallanzani, l'Italie savante ajouta celui d'André Vaccà; et ce fut sans doute une noble recompense pour Léopold que d'avoir à développer les loix de la Nature dans une chaire où Galilée lui même en avait développé de si belles et de si nombreuses, pour la première fois....

La même époque a vû dans l'Université de Pise, F. Vaccà et ses trois fils développer leurs leçons dans quatre branches différentes. Une

seule famille semblait remplir cette école de son nom; associée par l'un ou l'autre de ses membres aux Académies les plus célèbres, ses mémoires font une part honorable de leurs actes, et ses écrits élémentaires ou transcendants sont à la fois dans les mains de l'élève et du savant. Tels étaient les beaux jours de F. Vaccà, et les commencements de ses fils.

Léopold qui devançait en âge ses deux frères, devait aussi les devancer par l'époque de ses premiers travaux. Dès 1787 il s'était fait connaitre par un examen critique de la théorie de Crawford sur la chaleur, théorie à laquelle Lavoisier et Laplace ont donné depuis un nouveau lustre et une nouvelle perfection. Deux ans plus tard il publia dans le journal de Physique de Rosier un mémoire aussi sur la chaleur; et, dans le même écrit périodique on inséra ses réflexions sur l'électricité animale, à l'époque où le Galvanisme venait d'être découvert, et fixait déja tous les regards. Dans un âge où l'on ose à peine se mettre sur les rangs pour être affilié aux Sociétés savantes, Léopold compta parmi les fondateurs d'une Académie qu'on peut regar-

der comme la première de la France; car l'Institût n'est pas une seule Académie, c'est tout le génie de la France, c'est l'Université de nos vrais maitres. Je veux parler de la Société Philomatique de Paris. Ses actes contiennent plusieurs mémoires de Léopold, parmi lesquels nous citerons seulement un rapport sur les expériences de Spallanzani relatives à la génération des grenouilles; au nom d'une commission, dont lui, Sylvestre et Brognard étaient membres, il y rend compte des travaux de cet auteur et de leurs propres observations. C'étaient les premiers essais de Léopold.

De retour dans sa patrie, il s'était livré à beaucoup de recherches, et il avait commencé plusieurs écrits sur la physique; mais au milieu des révolutions qui survinrent bientôt, lorsqu'il dût tout abandonner pour ceder aux orages du temps, sa maison fut pillée; et ses papiers, devenus la proie des insurgés, furent perdus sans ressource. Tout ce que nous pouvons savoir de ce qu'ils contenaient, c'est qu'il se trouvait parmi eux un mémoire sur la chaleur des poissons, sujet

intéressant, et comme on voit analogue aux premières recherches de Léopold. C'est que le talent revient, on dirait par une pente naturelle, aux premiers objets de ses méditations et de ses succès; comme la mémoire du vieillard retourne d'elle même aux beaux jours et aux heureux souvenirs du jeune âge.

Nous voici donc à l'époque où Léopold devait abandonner cette route tranquille, pour marcher dans une plus pénible et plus dangéreuse carrière. Il n'était pas du nombre de ces doctes pleins d'égoïsme, qui ne songeant qu'à leur illustration personnelle, tout à leur ambition solitaire, se délivrent des soins et se croient affranchis des devoirs de la société. Il pensait avec le sage Solon qu'il n'est jamais permis aux bons et aux habiles d'abandonner dans ses dangers la chose publique aux ineptes et aux méchants. Les discordes civiles allaient bientôt l'arracher à son repos, et la saison des tempêtes était venue! Long-tems, sages spectateurs, au milieu de cette tourmente qui, dans la fin du siécle dernier, emportait et renversait les nations, les Toscans voyaient leur patrie fleu-

rir, comme ces tertres isolés, que n'atteignent pas les torrents qui, précipités des hauteurs où les orages accumulent leurs nuées et leurs tonnères, courent, sans que rien puisse les arrêter, déchirent le flanc des montagnes dont ils tirent leur source, s'y creusent des abymes, et couvrent pour long-temps la plaine de leurs débris effrayants.... Mais à la fin, comme ces peuples que fatigue la durée de leur prospérité, l'Etrurie sembla se lasser d'être paisible, et elle ouvrit son sein aux partis. Le fanatisme de la politique engendra l'hypocrisie. Les intérêts privés, comme il arrive, prirent le masque du bien public; et les couleurs du masque décidèrent des amitiés et des inimitiés, du crime et de l'innocence. Il fallait du sang aux passions: on en versa. L'avidité et la vengeance s'entreservaient sans s'assouvir. On prit les armes; et la guèrre civile éclata. Alors les gardes nationales se levèrent pour réprimer l'insurrection, et Léopold y fut revétu d'un commandement supérieur.

Cependant par l'impéritie d'un seul homme, et le concours de ces hazards qui dé-

concertent toute prudence humaine, en peu de mois l'Italie presqu'entière fut perdue pour les français. Depuis la cime des Alpes jusqu'au fond des Calabres, c'était un seul combat. Sur cette ligne immense, au milieu des masses insurgées, on voyait des poignées de français se concentrer à travers tous les obstacles, et venir, sur les Apennins de Gènes et de la Toscane, planter leurs drapeaux sauvés par tant de prodiges. Car les malheurs des grands peuples sont encore pour eux des monuments de gloire! Enfin il fallut céder un terrain tant de fois pris et repris, et les braves se rallièrent encore au pont du Var, Léopold s'y trouva: c'est de-là et de toutes les Alpes qu'ils allaient reprendre à jamais l'offensive.... Mais laissons à l'histoire le récit de ces grandes scènes militaires. Au milieu de ces désastres, les partisans des français dans l'Etrurie, craignant d'odieuses persécutions, abandonnèrent leurs foyers: notre patrie offrit aux uns un asyle, tandisque les autres marchèrent pour la défendre. Léopold prit rang dans l'armée Française avec le commandement des Volontaires Toscans, et des-

lors une nouvelle carrière s'ouvrit pour lui; il n'y parut points étranger.

Dans leur partie matérielle les éléments de la guerre sont aussi une science physique et mathématique; tous les travaux, tous les mouvements, toutes les actions, y sont le résultat des loix de la méchanique, de la géométrie et du calcul. Les forces morales elles-mêmes sont susceptibles d'être appréciées par une raison supérieure, qui saisit les rapports cachés des causes et des effets. Or l'homme habitué à des considérations semblables dans l'étude de la nature, en serait-il pour cela moins propre à ces combinaisons du génie? La marche est la même. Seulement, comme il faut toujours demander à l'expérience des données et des exemples, le savant observe dans le silence et la sécurité, le guerrier au milieu du tumulte des armes; mais ils sont l'un et l'autre également impassibles. Archimède, en défendant Syracuse, est encore le même physicien qui tranquille dans un bain, devine la première loi de l'équilibre des fluides; et ses résultats ne sont pas moins certains.

Aussi les études et les premiers travaux de Léopold, loin d'être un obstacle à ses progrès dans l'art militaire, le mirent en état d'en approfondir la connoissance, de saisir le génie des grandes opérations, de se rendre supérieur dans la tactique, et d'y devenir aussi créateur: enfin de s'initier dans ce grand art des fortifications, qui n'a commencé d'être le propre d'une seule Arme, que quand il a démandé des études trop profondes et des combinaisons trop vastes pour être généralement répandu et pratiqué. Nous avons tâché de donner une idée des ouvrages qui ont été le fruit de ces travaux de Léopold; que ne pouvons nous aussi retracer les vues qu'il n'avait encore confiées qu'à sa mémoire! Peut-être, par elles, ouvririons nous la carrière à quelque heureux talent qui marcherait sur ses traces, et ressaisirait le fil de ses conceptions?

Léopold avait fait ses premières armes sous Miollis; au Pont du Var il servit ensuite sous Suchet; puis il quitta momentanément la Ligne, et passa dans les Etats-Majors; il se rendit en Corse pour contribuer à diriger une expédition que des circonstances particuliéres

empêchèrent d'avoir lieu; il regagna le continent, et bientôt sous les ordres de Dupont il rentra dans la Toscane avec la première division française, dont il faisait partie. Un Gouvernement provisoire fut créé, il nomma Léopold gouverneur de Sienne, et l'éleva au grade de général de Brigade. Sous ce titre il fut envoyé près du premier Consul pour une mission politique : elle fut sans fruit. Peu après l'Etrurie fût concédée au jeune Duc de Parme. Tout ce qu'avait institué le gouvernement provisoire fut dissout, et les places confiées à de nouvelles créatures. Abusé par de vaines promesses, Léopold se lassa d'attendre dans l'oisiveté que son pays voulut bien enfin recevoir ses services. Il rentra sous les drapeaux de la France avec le grade qu'il y avait eu dans les campagnes précédentes ; et il ne crût pas manquer à sa propre dignité en reprenant encore un rang qu'il avait dépassé par ses services. C'était l'esprit de l'antiquité militaire, et ils se connaissaient aussi en vraie gloire.... » Mon bût, » nous disait-il quelquefois, est de connaî- » tre par mes propres yeux l'art de la guer-

» re. Je veux perfectionner mes idées, les ag-
» grandir, les éprouver et, si je puis, les faire
» adopter. Quand j'aurai fait assez par mes ser-
» vices, peut-être je consacrerai l'expérience
» que j'aurai acquise alors, à écrire les campa-
» gnes de mon temps. Elles ont un aspect qui
» n'appartient qu'à elles; la guerre a changé;
» il faut l'étudier de nouveau. Je crois mon pos-
» te suffisant pour la voir en grand sur les
» lieux-mêmes, et saisir l'esprit de ses opé-
» rations. N'est-ce pas à la tête d'un simple
» corps de Partisans que Lloyd, en devinant
» Frédéric, a puisé les idées qui le rendent l'é-
» tude de tous les vrais militaires? » Plein de ces espérances aussi élevées que généreuses, il se préparait, par des travaux pénibles et de longues méditations, à devenir avec fruit agent et spectateur dans ces campagnes immortelles, dont les trophées laisseront à la postérité de si grands souvenirs, et de si profondes leçons....

Cependant après la vie tumultueuse que Léopold avait menée jusqu'alors, le bonheur de la vie privée, loin de sa patrie! était encore revenu dans son sein. Il avait trouvé une compagne selon son coeur, elle avait une âme faite pour la sienne; et leur union était si for-

tunée, que le meilleur des frères et des fils s'étonnait quelquefois de retrouver sous le toit étranger, ces plaisirs si vrais et si purs, qui n'appartiennent qu'au sanctuaire de la famille, et qui laissent tant de regrets lorsqu'il nous faut vivre loin de ce sacré séjour. Que l'amour conjugal embellit encore ces naïves jouissances, et qu'il ajoute à ce bonheur! Présents du ciel, plaisirs d'un vertueux himénée, mêlés d'amour et de pudeur, de devoirs et d'enchantements, charme des âmes honnêtes, oh qu'y a-t-il de plus constant, de plus doux, de plus réel dans la vie? Oh que vous n'êtes aussi qu'une lueur qui disparait! Hélas, ne fuyez pas encore, énivrez un moment de plus l'infortuné qui va trouver sitôt un si triste terme à son orageux voyage. Mais déjà la voix de l'honneur appelle Léopold; il est parti; il va conduire dans la première expédition du Portugal le seul bâtaillon de guerre qu'eût alors le 32.[me] légère. Il fallut franchir toutes les chaines de montagnes qui séparent ou divisent la France, les Espagnes et le Portugal; traverser des fleuves et des marais, ou de longues plaines de sable, dans les vallées principales; des torrents et des précipices, dans les gorges et les cols les plus

élevés; marcher le plus souvent par des sentiers de chasseurs, dans la mauvaise saison, avec des pluies et des neiges continuelles; et souvent bivouaquer, souvent doubler les marches, les tripler même, et rester plusieurs jours sans vivres. Cependant on arriva; mais que Léopold avait souffert! Depuis longtemps sa santé naturellement délicate, atténuée par l'étude, avait été ruinée par des campagnes d'autant plus dures qu'elles étaient plus glorieuses; et il n'avait pû marcher constamment à la tête de sa troupe, que par un prodige de courage et de constance. (*) De nouvelles fatigues l'attendaient dans une nouvelle conquête, il succomba; et lorsque, par la capitulation de Lisbonne, l'Armée française revint à la Rochelle, il fut transporté presque sans forces, et dût souffrir encore de la navigation la plus pénible et la plus orageuse.

Cependant il obtint de retourner dans le sein de sa patrie, pour y respirer l'air natal, et tenter ce dernier des remèdes quand l'art et la nature ont épuisé tous les autres. Alors il eût encore un moment de bonhenr, il devint père. Il revenait avec sa jeune et vertueuse épouse, qui l'avait voulu suivre à travers tous les périls, au

(*) *Voyez la note I.*

prix de tant de fatigues, qui, dans un moment d'affaissement où son mari se trouvait, par son dévouement généreux, l'avait sauvé de la furie des insurgés; et tant de fois avec non moins de courage, l'avait sauvé de lui même, dans les transports où le jettait une fiévre brulante. Une vie plus heureuse les attendait, sous le beau ciel de l'Italie, sur les bords riants de l'Arno. Une famille si célèbre dans l'Art de guérir lui tendait les bras, elle allait lui prodiguer son génie, mon ami allait revivre, et il allait se retrouver au milieu de tous les plus beaux souvenirs de sa vie! Dans l'aisance d'une fortune honorable, il aurait consacré ses loisirs aux travaux des Polybes et de ce Lloyd qu'il aimait à nous citer; il eût aussi ramené ses regards sur les sciences qu'il avait si chéries, et le fruit de ses longues expériences n'eût point été perdu: il eût obtenu enfin une renommée dont il nous avait donné des garants si certains. Ah! ce n'est rien que tout cela, il eut trouvé dans l'intimité la plus douce avec tout ce qui lui était cher, une paix qui l'avait fui si longtemps, un bonheur dont il était si digne, et il eût vécu pour ses amis, comme ses amis vivaient pour lui.

Voeux des bons coeurs, comme vous n'êtes jamais exaucés! Comme la fortune se complait à vous décevoir! N'a-t-elle donc de prospérités que pour les méchants?

Léopold part de Toulon; il suit le littoral qui conduit à Gênes, peu de jours encore et il sera dans la Toscane; on eût dit qu'il renaissait à cette idée, et ce n'était qu'un songe de plus: mais quel funeste réveil! A peine a-t-il quitté la famille de son épouse, et voilà qu'il perd son premier né, son seul enfant, qui croissait pour tant d'amour et pour tant d'espérances! c'était un nouveau coup porté à Léopold et ce devait être le dernier. Mais il fait effort sur lui même, il dévore sa peine, et il tâche de consoler sa jeune compagne, hélas! est-ce qu'on console une mère? Il suit donc tristement avec elle cette route qui, peu avant, lui semblait jonchée de tant de fleurs, et qui va se couvrir de tant de deuil. Il parvient jusqu'à Lérici: le voilà donc enfin au terme de son voyage; que de bonheur semble l'attendre? Ce n'est plus qu'à la porté de son père que doit s'arrêter la voiture qui va le conduire, et elle est prête. Il s'approche pour

y monter, mais il se sent défaillir ; il jette à terre son manteau, s'y laisse aller, et le sang sort à flots de sa bouche ; il apperçoit que le moment où il va finir est venu, il regarde encore son épouse, et il meurt.

Bonheur, espérances, projets, certitudes de l'homme, oh! qu'êtes-vous? Oh! que la voix du temps nous crie à chaque instant » tombe dans mon néant! » Qu'est-elle devenue cette famille tout-à-l'heure si florissante..... L'un s'éteint dans sa plus belle jeunesse, l'autre dans la force de l'âge, et un moment avant lui son seul enfant, le seul rejetton de tous ces hommes..... Le troisième est aux portes de la mort (*); et ce vieillard vénérable qui, à soixante et quinze ans, était encore un si heureux père, qui comptait réunir ses fils et ses petits fils, et qui ne réunit que la Mort autour de lui! cette tête si ferme et si vaste s'affaiblit; elle perd son génie; et la présence de son esprit décline avec sa mémoire. Il fallait donc un jour remercier la Providence

(*) *Heureusement il échappa enfin au danger de sa situation.*

de lui avoir retiré ces dons auxquels il devait tant. Remercier! Ah! elle n'a pû lui retirer les retours de la nature, ils le rappellent à ses douleurs, et alors il cherche ses enfants; on l'entend qui s'écrie, oh! mes enfants, mes enfants! Il pleure le bon vieillard; le seul fils qui lui reste le prend dans ses bras, et c'est-là tout ce qui le soulage. (*)

(*) *J'ai eu le malheur d'être le témoin et la cause d'une de ces scènes de douleur. Je n'oublierai jamais avec quelle expression cet homme si vénérable me pressait contre son sein; la vüe d'un ami de Léopold lui en rappellait la perte, et ce que j'essayais de lui dire pour le consoler ne faisait qu'augmenter sa peine et lui faire répandre plus de larmes. O piété filiale! O que d'affections et de souvenirs revenaient en foule dans mon coeur!*

Le grand Homère s'est-il donc trouvé dans une situation pareille lorsqu'il a dépeint ce vieillard infortuné qui déplore la perte de son fils? Qu'on me permette de présenter ici quelques traits de ce tableau, dont,

Ah! je déplorerais d'autres malheurs et qu'on répute grands dans la vie; il me semble que je parlerais du fond de mon âme, et que je

hélas, j'aurais voulu n'apprendre jamais par moi-même à connaître toute la vérité et les beautés déchirantes. Sur la lyre d'Homère les consolations mêmes du féroce Achille ont je ne sais quoi de touchant et de cette tristesse profonde qui est le propre des grands malheurs.

Mais il faut toujours commencer par demander pardon d'oser traduire un auteur qu'on ne traduit pas, c'est Homère. Suivons-le donc aux tentes des Thessaliens, Priam baise les mains qui ont tué son fils! il attendrit une férocité implacable, Achille et Priam confondent leurs douleurs,

» .... Et se rappellant, l'un d'Hector, il le » pleurait aux pieds d'Achille, et l'autre » de son père et puis de Patrocle, il les » pleurait; et le camp retentissait de leurs » gémissements.... Après qu'Achille se fut » délecté de pleurer, et que les regrets » furent sortis de ses entrailles, il releva le



n'aurais pas besoin d'autre art pour descendre au fond des âmes ; il me semble qu'on verserait des larmes avec les miennes, et que je soulagerais l'affliction parceque je l'éprouverais tout entière. Mais à ces malheurs sans mesure, je ne trouve rien en moi que de l'abattement, de la foiblesse ; une consternation

» *vieillard, et prenant pitié de sa barbe*
» *blanche et de ses cheveux blancs, il lui*
» *dit..... O malheureux, que de maux tu as*
» *déjà soufferts dans ton âme! ..... Cepen-*
» *dant soutiens ton courage. Ah! Malgré*
» *nos plaintes, il faut bien laisser les dou-*
» *leurs s'enraciner dans notre âme ; et les*
» *tristes gémissemens ne servent de rien*
» *contr'elles. Car les Dieux ont donné aux*
» *misérables mortels de vivre dans les soucis*
» *et dans les larmes, et ils se sont réservés*
» *d'être impassibles..... Supporte donc tes*
» *chagrins et ne laisse pas dans ton âme*
» *une douleur inconsolable. Envain tu pleu-*
» *reras toujours ton fils, tu ne le feras*
» *point renaitre, et tu ne feras que t'ap-*
» *prêter d'autres malheurs.* » (V. Note II.)

qui me glace; et je ne sais quel vide affreux qu'on éprouve dans sa pensée quand on est affaissé. Ainsi la force nous manque alors qu'il faudrait porter les plus grands coups. Ah! c'est à présent que je voudrais avoir une puissante éloquence; c'est à présent que je voudrais tellement frapper tous les coeurs qu'il y restât de toi, O mon ami, un souvenir éternel, et si touchant qu'on se redise ton histoire quand on aurait besoin d'être ému, et que l'amitié ne puisse pleurer ses pertes, sans répéter mes tristes paroles, comme son langage même, comme une prière consacrée, et le dernier des chants funébres. Mais pourquoi chercherais-je par des paroles à augmenter l'amertume de ces souvenirs? Assez de deuil ne les entoure-t-il pas? Il faudrait bien plutôt demander un courage qui me soutint, et une fermeté douce qui appuyât dans les malheurs, qui fit gouter mes consolations et qui me consolât moi-même. Moi, qui ai vû périr tant d'hommes que j'ai connus, et qui s'avançaient avec tant d'espérances aux honneurs, à la fortune, à la gloire; moi, qui long temps ai vû ma vie tenir à si peu

de chose : si la vie tient à quelque chose ! je devrais être fait avec la mort, et supporter l'idée de celle-ci avec plus de constance. O mon ami, pardonne; si tu pouvais sortir de de ton silence, tu me dirais, je le sais : » pourquoi répandre ces laches pleurs sur ma » mémoire ? Est-ce pour augmenter le dé- » sespoir de tout ce qui m'est cher et que » j'ai devancé ? T'ai-je donné jamais l'exemple » de la faiblesse ? Parle un autre langage, » ou ne te dis plus mon ami ». Eh! bien, sois satisfait, je retiendrai tes leçons; nous n'honorerons ta tombe ni par des larmes, ni par des discours; mais en faisant revivre en nous tout ce que nous pourrons de tes vertus. Suivons donc tes préceptes. Passons avec plus de fermeté ce court trajet de la vie. Semons-y quelque bien pour y marquer, comme toi, nôtre passage. Loin de détourner la tête pour regarder avec crainte ceux qui tombent avant nous; élevons nos regards; et ne perdant jamais de vue le terme où il nous foudra tomber aussi, marchons d'un pas égal; et andelà voyons une autre vie.

Hélas! pourquoi ne sentons-nous le prix que des biens qui nous échappent? Quel triste mélange de bien et de mal n'est pas l'homme! Il semble que les vertus de l'ami qui nous manque reviennent plus vivement à notre pensée. Nous savons moins les imiter de son vivant que les pleurer quand il n'est plus Ah! si nous regrettons vraiment leur perte, faisons qu'elles brillent encore, ornons en notre vie, et présentons-en l'image à l'admiration, à l'imitation des autres hommes. Disons donc ce que fût. Léopold. Cessons d'être intimidés par le sentiment de notre faiblesse. Qu'aurions-nous à demander à l'art? du fard? et pour la verité! Dédaignons, dédaignons l'art misérable de briller aux dépens de la vérité. Livrons-nous seulement à nos souvenirs, et confions-nous à la mémoire de notre coeur. Que le portrait que nous allons tracer soit simple, qu'il soit fidèle; il plaira, il sera beau: tel fut donc Léopold.

On eût dit un guerrier des beaux temps de nos moeurs militaires. Ambitieux, mais de gloire et d'estime; fier, mais d'honneur et jamais d'amour propre. Glorieux des belles

choses qui lui restaient à faire, elles lui paraissaient ordinaires dès qu'elles étaient devenues son ouvrage. C'est ainsi que son mérite le rendait simple et modeste. Enfin avec toute l'ardeur et l'emportement d'une imagination puissante et d'un coeur généreux, franc comme la vérité, loyal et bon comme la vertu, ferme comme elle, et joignant le courage de l'ame à l'intrépidité des sens: tel fut Léopold.

O mon ami, si le même siècle vous eût rapprochés, le philosophe guerrier de Scillonte (*) et toi, oui, l'apologiste de Socrate et l'historien, le Capitaine des dix-milles eût aussi mis sur ta tombe,

Il vécut irréprochable dans l'honneur
et dans l'amitié.

Son génie n'avait point trouvé de plus bel éloge pour les compagnons d'armes dont il pleurait les parents, la veuve et l'orphelin.

Que la simplicité de ces moeurs est touchante! Qu'à la douce lumière des vertus naïves et modestes les grandes âmes, les

(1) *Xénophon.*

beaux talents et les rares courages reluisent d'un éclat majesteux! Apprenez grands du monde, Puissances de la terre, que c'est là toute la grandeur et tout la puissance qui appartienne aux mortels. Il vous faudra laisser votre or, votre pourpre; le bouclier tombera de votre bras, et l'épée ne brillera plus dans votre main; et l'on se dira : où étaient-ils les grands du monde ? et les puissants de la terre? Et vous, enfants du petit et du faible, apprenez que vous avez une richesse et une force que rien ne peut vous ravir; elle est en vous; c'est là qu'il y a quelque chose d'immortel. Tous ensemble, si imparfaits que nous sommes, étudions en silence sur la tombe des hommes qui ont vécu pour être nos modèles; afin qu'en recuillant l'héritage de leurs exemples, nous nous rendions plus justes, plus sages et, si la nature nous aide, plus dignement fameux. Ainsi, bon Léopold, dans le cercle trop étroit de ceux qui t'ont connu, tu seras toujours un exemple; et peut-être le récit imparfait de ce que tu fus dans ta vie, suffira pour exciter dans plus d'un coeur tout ce que nous inspire l'amour de la vraie

gloire : les sentiments généreux, le projet des grandes choses, et la persévérance qui réalise tout avec le temps. Voilà l'éloge dont ton âme serait flattée, et voilà celui qui, si je l'obtenais pour toi, suffirait à mon ambition. Mais voici surtout les voeux de ta dernière heure et les prières de tes mânes; Ah! joignons-y quelques consolations.

A ces lugubres images oserai-je mêler votre idée, O vous, sa Compagne chérie, vous dont j'ai vû les plus beaux jours être l'ornement de sa vie, et couler avec un charme si doux; si leur bonheur ne peut renaitre que leur paix rentre dans votre coeur. Vous méritiez une felicité plus durable, et vous l'avez perdue, et sitôt! Mais hélas, ceux qui conservent le plus long-temps les faveurs de la déstinée, arrivent aussi à un moment de la vie où tout cela s'évanouit; et alors, le temps n'y fait rien, ils ont tout perdu comme vous. Tout perdu! gardez-vous de le croire. Ne vous reste-t-il pas le souvenir de tant de devoirs remplis avec une constance, un dévouement qui n'appartenaient pas à votre âge, et qui ne pouvaient être donnés qu'à votre coeur. Croyez-vous que ce n'est-là

qu'un vain titre pour un bonheur plus durable et plus pur ? Ouvrez votre âme à de plus justes espérances. Mais quoi? Tous les liens qui nous retiennent doucement sur la terre ne sont pas rompus pour vous. N'êtes vous pas encore l'amour de deux familles respectables que votre main avait unies? Ne sommes-nous pas encore vos fidèles amis? Jugez-en par ces tristes lignes. Madame, c'est à présent Léopold qui vous parle par ma voix, vous lui obéirez encore; si vous voulez que son âme jouisse de la paix du tombeau, mettez un terme à vos douleurs et à vos larmes.

Et toi son digne frère, André, si la nature, reconnaissante sans doute, t'a seul épargné, c'est pour te charger seul de tous les devoirs. Remplis les donc d'une manière digne de toi; marche toujours à plus grands pas dans la carrière où ton père t'a montré si noblement l'exemple; vis, pour répandre sur un nom déjà si connu, une gloire toujours nouvelle et toujours plus éclatante; vis pour continuer d'une main si savante et si généreuse à répandre tes bienfaits sur l'humanité souffrante; à secourir, à consoler, à

guérir (*) le pauvre affligé par des maux cruels : vis enfin pour remplir le dernier vœu du meilleur des frères, pour le bonheur de cette femme, par qui notre ami fut heureux, qui lui sauva la vie par son courage ; qui la lui conserva par ses soins, tant qu'elle a pû être conservée ; et qui te l'eût rendu si son heure n'avait pas irrévocablement sonné ..... Et rappelle-toi toujours cette grande pensée du sage Tacite : c'est Germanicus mourant qui recommande à ses amis sa femme et ses enfants qu'il leur laisse:

(*) *André Vaccà soustrait à ses nombreuses occupations trois heures de chaque jour qu'il consacre à la plus noble bienfaisance. L'indigent peut venir le trouver dans cet intervalle ; il obtient gratis ses conseils, ses soins mêmes, et, si l'infortuné est sans moyens, il reçoit encore des secours pécuniaires de cet homme généreux. Je me plais à entrer dans ces details, à les faire connaitre pour l'honneur de l'humanité, et pour présenter un exemple qui n'est malheureusement que trop peu suivi.*

» Non hoc praecipuum amicorum munus » est, prosequi defunctum ignavo questu, » sed quae voluerit meminisse, quae man- » daverit, exsequi. »

» Le principal devoir de ceux qui perdent » un ami, ce n'est pas de le suivre avec » une vaine et lache douleur, mais de se » souvenir de ses vœux, et d'exécuter ses vo- » lontés. »

André, tu vivras pour ces devoirs, et pour ces destinées.....

PAR UN CAPITAINE FRANÇAIS.

EXAMEN

DES OPÉRATIONS ET DES TRAVAUX

DE CÉSAR

AUTOUR D'ALESIA

INTRODUCTION

Les Grecs et les Romains ont laissé à la postérité des monuments majestueux de leur science militaire.

La tactique moderne a voulu s'enrichir de toutes les ressources qui ont fait briller les grands Capitaines des siècles passés, et l'on s'est empressé d'en puiser la connaissance dans l'histoire.

Mais les recherches qu'on a faites sur un objet si intéressant, n'ont point porté à des résultats lumineux. Les mêmes faits de guerre ont été vus sous des aspects divers, par les différents auteurs qui se sont attachés à les considérer; et il n'y a rien au monde de plus contradictoire que les plans donnés, par les modernes, des batailles les plus mémorables de l'antiquité.

Cependant au moins pour ce qui regarde les Grecs, on devroit aisément se former des idées justes et précises de leurs opérations de guerre les plus célèbres, puisque quelques livres élémentaires de tactique grecque sont parvenus jusqu'à nous, tels que le traité d'Onoxandre, celui d'Arrien, &c.; et parmi les historiens quelques-uns (par exemple Xénophon) racontent les faits avec toute la précision du langage militaire. Mais les gens de lettres qui ont traduit ces auteurs, n'entendant rien à la guerre, ne les ont pas compris; et leurs erreurs parvenues, comme des vérités de fait, sous les yeux des militaires modernes, ont donné lieu à une infinité de méprises. On a supposé ce qui n'a jamais été écrit par les anciens, et l'on a cru avoir retrouvé des systêmes qui n'ont jamais existé.

La tactique des Romains offre de bien plus grandes difficultés; nous n'avons aucun livre qui parle de leurs manoeuvres élémentaires. Nous savons, il est vrai, qu'il a existé deux traités de cette espèce, l'un de Caton et l'autre de Cincius Alimentus; mais

ces livres se sont perdus, et il ne s'en est conservé que de très petits fragments disséminés dans d'autres ouvrages.

Végèce décrit plutôt les ordres et la tactique de son temps que des temps de la République. Sous les Empereurs où il vécut la milice étoit déjà dégradée et changée de fond en comble; de sorte que quand Végèce parla des ordres anciens, il ne le fit que par conjectures, et sur des renseignements que les livres avoient pû lui fournir.

César, ce grand Capitaine, qui a rempli le monde de son nom, a écrit lui-même plusieurs de ses campagnes. On ne peut pas se refuser à l'ardent désir d'étudier les actions d'un génie si élevé, mais on rencontre une grande difficulté à les comprendre. Sans retracer ici toutes les vicissitudes que ses Commentaires ont subies, je me borne à dire qu'une bonne traduction de cet ouvrage serait extrêmement utile. J'ai d'abord crû que cette traduction existait, et j'ai trouvé le contraire; j'ai voulu l'entreprendre moi-même, mais j'y ai trouvé des obstacles insurmontables.

Je crois le texte de César inintelligible en beaucoup d'endroits, et je pense que quiconque voudrait le traduire ne feroit que substituer ses propres conjectures aux idées de l'auteur. J'ai été réduit, après des tentatives inutiles, à penser qu'au lieu de prétendre donner une traduction des œuvres de César on devrait plutôt en offrir un examen critique. C'est ce que je me suis proposé de faire en partie par mon travail, qui a pour objet le blocus d'Alesia, une des opérations les plus célèbres de César, et qui a été beaucoup étudiée par les gens de guerre et par les commentateurs.

Je commencerai par annoncer que le jugement que je porte sur cette expédition, n'est point conforme à celui des écrivains qui m'ont précédé, et mon intention est de démontrer.

1.° Que le texte de César n'a été bien compris de personne dans les points les plus importants.

2.° Que cela provient de ce que ce texte est réellement inintelligible en certains endroits, et de ce que dans d'autres les inter-

prêtes n'y ont pas mis assez d'attention et de sagacité.

Je me permettrai en outre quelques remarques sur cette campagne de César dans les Gaules ; et je finirai par exposer quelques vues qui me sont propres, sur la construction, l'attaque et la défense des retranchements, qui ont été en tout temps la grande ressource de César.

En conséquence de ce plan, ce mémoire sera divisé en trois parties.



PREMIERE PARTIE

EXAMEN DES DIFFÉRENTES OPINIONS SUR LES TRAVAUX DE CÉSAR AUTOUR D'ALESIA.

NOUVELLE EXPLICATION.

César, pour des desseins particuliers, étant passé en Italie, après avoir subjugué les Gaulois, ceux-ci se révoltèrent ouvertement, se flattant que l'absence de ce Général serait très-longue. Plusieurs peuples se réunirent et choisirent pour leur chef Vercingentorix, qui se mit en campagne à la tête d'une armée. César, en ayant eû avis, retourna dans les Gaules avec une telle rapidité que les projets des insurgents furent déconcertés. Quelques peuples épouvantés par sa présence rentrérent dans le devoir, et d'autres n'eurent pas le temps de se soulever.

Vercingentorix, (quoiqu'avec des troupes bien supérieures en nombre) ne se croyant pas assez fort pour offrir la bâtaille, en rase campagne, mais décidé aux résolutions les plus désespérées, osa proposer de brûler toutes les villes et tous les bourgs de la province dans lesquels l'armée Romaine aurait pû trouver des provisions et des abris; afin de mettre ainsi les troupes de César dans l'impossibilité de subsiter, et dans la nécessité de laisser aux Gaulois l'indépendance pour laquelle ils combattoient. Il brûla en effet plus de vingt villes et un nombre prodigieux de villages, mais cette méthode ne pouvant point, par la suite, être pratiquée généralement, il fallut la changer et faire la guerre avec précaution, de manière à se trouver toujours en état de traverser les projets de César, sans pouvoir être forcé par lui à une bataille générale.

César assiégea et prit Bourges, mais ce ne fut point sans avoir éprouvé de grandes difficultés. Il tenta de surprendre le camp de Vercingentorix, et ne reussit pas. Il assiégea Clermont, mais fut si harcelé par Vercin-

gentorix qu'il se vit contraint de lever le siége. Nevers, où César avait ses magazins et sa caisse militaire, tomba au pouvoir des Gaulois. César lui même fut obligé de se réplier vers la Loire, pour accélerer sa jonction avec Labiénus qui, dès le commencement de cette guerre, avait été détaché vers Paris avec un corps d'armée considérable.

Les Gaulois arborérent alors universellement l'étendard de la révolte, et Vercingentorix fut élu Genéralissime.

Ce Chef, sans vouloir jamais s'abandonner au hazard, tâcha par-tous les moyens possibles d'augmenter sa cavalerie; il côtoya toujours l'armée Romaine en l'inquiétant dans ses fourrages, ses marches et ses approvisionnements, sans qu'il fût possible à César de rien entreprendre contre les Gaulois. (1)

(1) *Il faut bien remarquer cette circonstance: Les Gaulois en rase campagne, quelque fût leur nombre, ne pouvaient pas se flatter de résister aux Romains. C'est une vérité, que Vercingentorix connaissait ainsi que ses compatriotes, comme l'atteste l'his-*

Mais un instant vint, où Vercingentorix croyant avoir surpris les Romains, les attaqua à l'improviste et de tous les côtés, avec sa cavalerie. Le combat fut long et opiniâtre; enfin César eut l'adresse de faire tourner par la sienne, la cavalerie Gauloise, qui se voyant attaquée par derriere, prit la fuite et traversa une rivière sur la rive de laquelle l'Infanterie Gauloise etait en bataille. César fit mine de vouloir tenter le passage, mais Vercingentorix ne voulant pas hazarder un combat Général, se retira, et se jetta dans Alesia, ville assez proche, où César ne pouvait pas le forcer.

L'armée de Vercingentorix consistait en quatre-vingt mille hommes d'Infanterie, et dans

torien Hirtius. Mais les positions et les retranchements auxquels Vercingentorix eut l'autorité de faire travailler les Gaulois, rendirent ceux-ci quelquefois assez-forts pour en imposer aux armées Romaines.

Nous ferons usage de cette observation dans le cours de ce mémoire.

une nombreuse cavalerie qu'on évalue à quinze mille hommes.

C'est-ici que commence la grande opération qui forme le principal sujet de ce mémoire.

César entreprit le blocus d'Alesia et l'environna d'immenses travaux.

Juste-Lipse, Vigénère, Folard.... et plusieurs autres écrivains célèbres ont décrit ces travaux. Tous les ont vus sous un aspect différent, et le plan des lignes d'Alesia, ainsi que leurs profils, différent prodigieusement dans leurs ouvrages.

M. Guichard, auteur des mémoires d'antiquité militaire, a refuté beaucoup d'erreurs dans lesquelles étaient tombées les Commentateurs précédents, sans en excepter le fameux Folard. Je renvoie mes lecteurs à ces mémoires pour cet article, parceque mon intention n'est pas d'augmenter le volume de cet écrit par des idées copiées. J'examinerai seulement les opinions de M. Guichard, les seules à mon avis qui n'aient pas encore été réfutées; je les confronterai avec le texte de César, et j'analyserai ce texte de manière à

en trouver le sens, qui sera possible, avec les secours très foibles que nous donnent les anciens livres, la connaissance de la langue latine, et l'application des lumières que la fortification moderne nous fournit.

Voici comment M. Guichard a décrit le blocus d'Alesia.

» Alesia, étoit une ville située sur le sommet d'une montagne extrêmement haute, dont le pied étoit baigné de deux côtés par deux différentes rivières. La pente vers l'occident (1) donnait dans une plaine de troismille pas; le reste du terrain, autour de cette montagne, étoit entrecoupé par plusieurs collines de différentes grandeurs, dont quelques-unes égalaient en hauteur la montagne sur laquelle Alesia était construite. Les Gaulois s'étaient campés sous les murs de la ville et sur la pente de la montagne qui était du côté de l'orient; les autres parties paroissent avoir été escarpées. Ils avaient pratiqué autour de leur camp un fossé avec un rem-

(1) *Je ne trouve point que César dise que cette plaine était à l'occident.*

part revêtu d'un mur, de grandes pierres sêches, de six pieds de hauteur pour se garantir d'insultes.

César s'étant fait suivre par toute son armée, occupa d'abord les postes les plus avantageux autour de la ville, et divisa ses troupes en vingt-deux *quartiers* (1), établis pour la plupart sur des hauteurs qu'il fortifia par de bons retranchements. Il établit des communications entre les différents quartiers, tint constemment sous les armes la plus grande partie des troupes, et fit les dispositions nécessaires pour se mettre, pendant la nuit, à l'abri de toute surprise.

Il commença ensuite à faire travailler devant tous ces quartiers à une ligne environnant la ville. Cette ligne qui avait environ *onze mille pas* de circonférence, (faisant près de quatre lieues) étoit formée d'un fossé de *quinze pieds* de largeur sur une égale pro-

(1) *La parole latine de César est* Castella; *il parait que cela indique plutôt des forts que des quartiers, mais cette différence n'est pas d'une grande importance.*

fondeur, qu'il conduisit partout où le terrein n'était pas interrompu par des hauteurs et des montagnes (1). La ligne embrassa de même le terrain occupé par les deux rivières qui remplirent d'eau le fossé en plusieurs endroits. Derrière le fossé il éleva un terre-plein de 12 pieds de hauteur, bordé d'un clayonage du côté de la ville, et d'une palissade sur le bord du parapet. Ce parapet qu'il avait élevé, était fait d'un fascinage où il existait des embrasures garnies au bas d'une palissade pour empêcher l'escalade; de 80 en 80 pieds il y avait des tours qui flanquaient les courtines.

Pendant que César faisait travailler à cette ligne, les sorties des Gaulois étaient très fréquentes; une d'elles, que César décrit avec le plus grand détail, ayant été très vive et très désavantageuse pour les Gaulois, Vercingentorix résolut de renvoyer toute sa cavalerie qui ne pouvait que l'embarrasser

(1) *Nous ferons voir qu'ici M. Guichard se trompe : César dit que la ligne passait partout et était continue.*

pour la subsistance, et elle trouva en effet le moyen de passer à travers les quartiers ennemis, pendant la nuit, et sans être apperçue.

Vercingentorix amassa dans des magazins tous les vivres qu'il trouva, il fit des réglements pour que les distributions s'opérassent avec économie, et se décida à soutenir un blocus, jusqu'à ce que ses compatriotes le secourussent.

César de son côté voulant former de grands ouvrages et se trouvant beaucoup incommodé par les sorties continuelles des Gaulois, fit creuser (1) à 400 pas en avant de la contrevallation un fossé de la profondeur et largeur de 20 pieds, qui avait une circonférence de huit mille pas; la terre qu'on en tirait servait de rempart et défendait les soldats Romains.

(1) *Les éditions latines des commentaires de César, portent toutes sans exception* 400 *pieds au lieu de* 400 *pas. Nous discuterons dans la suite les raisons que M. Guichard a eues de substituer les pas aux pieds.*

Quoique les assiégés ne se désistassent point de leur sorties, César n'en perfectionna pas moins ses retranchements.

Il fit couper des arbres d'une médiocre hauteur, ou seulement de fortes branches auxquelles il laissa les rameaux, en rognant ceux qui étaient trop longs, et les aiguisant tous en pointe. Il creusa ensuite, près de l'enceinte, un fossé de *cinq pieds* de profondeur, dans lequel on mit ces troncs liés par le bas pour qu'on ne pût les arracher. On en fit même une espèce d'abatis dont les branches entrelacées présentaient de toutes parts des pointes très aigues, (1) et l'on joignit ainsi dans les fossés cinq haies l'une sur l'autre; ce qui forma, ensemble, une barrière hérissée qu'on ne pouvoit ni arracher, ni passer qu'avec une extrême difficulté. (2)

(1) *On verra, que cette espèce de palissade différait énormément de la description qu'on en donne ici.*

(2) *Il n'y aurait point eû la moindre difficulté à la brûler, et cet expédient si sim-*

Tout auprès en avant, il fit creuser huit rangs de puits (dits trous de loup) en quinconce, à trois pieds de profondeur, ayant les bords plus larges et se rétrécissant insensiblement jusqu'au fond. Dans ces puits on ficha des pieux ronds de la grosseur d'une cuisse, brulés et aiguisés aux extrèmités. Ces pieux pointus ne sortaient du fond que de la hauteur de quatre doigts. On les couvrit d'herbes et de broussailles pour cacher le piège.

En avant de tout cela, César fit semer des chausses-trappes, qui n'étaient autre chose que des hameçons de fer, attachés à un gros bâton de la longueur d'un pied, qu'on fichait dans la terre jusqu'aux aiguillons.

Ayant ainsi achevé et mis en bon état de défense la contrevallation, il fit travailler sans relache à la ligne de circonvallation, contre l'armée qui aurait tenté de secourir la place. Son plan était d'enfermer, dans

ple aurait été employé, si réellement telle avait éte la structure de cet ouvrage.

ces deux lignes, les différents quartiers (1) établis et retranchés sur plusieurs hauteurs autour de la ville, en éloignant ces deux lignes l'une de l'autre d'environ 470 *pas ;* de sorte que cette ligne extérieure avait 14,000 *pas* ou près de cinq lieues dans sa circonférence. Mais il y avait quelques-unes de ces collines et hauteurs qui étaient fort difficiles, et dont la pente s'étendait si loin en avant qu'il était impossible de les environner entiérement. César continua donc ses retranchements en suivant le terrain jusqu'à

(1) *Ceci est une supposition de M. Guichard, César n'en dit rien. Après avoir parlé des* Castella *(qui étaient des forts et non des quartiers) et avoir indiqué leur but, il ne fait qu'indiquer la contrevallation, et la circonvallation. Il est même à croire que ces* Castella *étant sur les hauteurs, et les lignes passant, autant que possible par le terrein le plus uni et le moins montagneux* (Regiones sequutus quam potuit aequissimas, pro loci natura) *on a dû les éloigner souvent de ces forts ou* Castella.

ces hauteurs qu'il se contenta de rendre d'un difficile accès (1) par ces barrières de buissons, ces pièges et ces chausse-trappes comme il avait fait dans la ligne de contrevallation où les mêmes obstacles s'étaient présentés. Les quartiers étant d'ailleurs fortifiés par les retranchements ordinaires des camps, il tâcha de les joindre, autant qu'il était possible à ceux de la ligne (2); et se servit en même tems de ces hauteurs pour établir la communication avec la campagne, en y pratiquant des issues, par lesquelles il fit ensuite des sorties contre l'ennemi lors de l'assaut.

(1) *M. Guichard se trompe dans ce discours d'un bout à l'autre. Nous le verrons ensuite. Cette méprise en cause beaucoup d'autres chez cet auteur. On fera voir que la ligne principale (c'est-à-dire le rempart et le fossé) passait partout et fermait le camp Romain.*

(2) *Cela n'est qu'une idée de M. Guichard, César n'en parle point et il y a des raisons pour croire le contraire.*

La ligne de circonvallation était au reste faite comme la ligne de contrevallation, ayant les mêmes obstacles en avant vers la campagne, avec un fossé de semblable profondeur et un rempart. »

Telles étaient, suivant M. Guichard, les fameuses lignes de César autour d'Alesia. C'est ici que finit sa description, que nous avons fidèlement rapportée et que nous allons examiner avec rigueur en la comparant au texte de César.

M. Guichard, croit que dans chaque ligne (de contrevallation, et de circonvallation) il y avait un fossé de vingt pieds, un terreplein (avec un parapet et deux palissades) flanqué par des tours; il croit qu'en avant du terreplein, on avait planté, dans un autre fossé profond de cinq pieds, des troncs d'arbres entrelacés par des rameaux très-forts qu'on avait laissés, et seulement aiguisés après les avoir durcis au feu; de cette manière on avait formé une haie ou barrière, composée de cinq rangs de ces troncs. En avant de cette haie, il pense qu'il y avait des trous de loup; et enfin en avant de ceux-ci des chaussestrappes.

Ainsi il ne donne qu'un fossé ouvert à la ligne de contrevallation (puisque le fossé creusé à 400 pas de la ligne ne servait que pour empêcher les sorties (1) des assiégés, et que l'autre fossé était rempli d'une haie d'arbres). Mais je crois qu'il est très-clairement démontré, par le texte de César, que la contrevallation avait deux fossés ouverts, ainsi que la circonvallation, c'est à dire, je crois, que chacune de ces deux lignes avait un fossé et un avant fossé: sorte de fortification qui a été, et qui est encore en usage.

En effet César dit qu'il creusa un fossé de vingt pieds contre les sorties. Voici ses propres paroles (2) *Voici le genre de fortifica-*

(1) *Quant à ce fossé il a parfaitement raison.*

(2) » Caesar haec genera munitionis instituit,
» fossam viginti pedes latam directis late-
» ribus duxit, ut ejus solum tantundem pa-
» teret, quantum summa labra distabant.
» Reliquas omnes munitiones pedes 400 re-
» duxit. »

Je noterai ici que la mesure est incertaine:

tions que César adopta : il fit creuser un fossé de vingt pieds, (à fond de cuve) de manière qu'il était aussi large au fond que les bords supérieurs étaient eloignés l'un de l'autre ; il se mit en arriere de ce fossé à la distance de 400 pieds pour pouvoir commencer les autres fortifications ; Il fit cela pour que les travailleurs se trouvassent hors de la portée du trait, et fussent à l'abri de toute surprise.

L'auteur continue : *Ayant interposé cet espace (de 400 pieds) il creusa deux fossés de la profondeur de quinze pieds chacun sur autant de largeur, et dont celui qui était intérieur, dans les lieux bas et champêtres* (*) *fut rempli d'eau, qu'on avait détournée de*

il y a de grandes discussions pour sçavoir si c'étaient 400 pas ou 400 pieds. Nous reviendrons sur cet objet.

(*) Dans les lieux champêtres » Campestribus locis. » *La langue française ne peut pas rendre le sens du latin par les mots que semblent indiquer ici l'analogie. Chez nous un* lieu champêtre *est simplement un site*

la riviere. Derriere ces fossés il construisit un terreplein de 12 pieds avec parapet et palissade. (1) Est-il possible de désigner plus

de la campagne par opposition à ceux des villes. Ainsi les montagnes les plus rapides sont encore pour nous des lieux champêtres. *Les Romains entendaient plus particulièrement par lieux* Champêtres, *ceux qui propres à former des guérets, des* champs, *devaient être en pente douce pour que la charrue pût les sillonner. Tel est le sens que César veut donner à cette alliance de mots: cela est si vrai, qu'en parlant plus bas des mêmes lieux, il dit que les assiégés désespérant de forcer les* lieux champêtres, *à cause de la force de leurs défenses, tentèrent de gravir les lieux* escarpés. » Desperatis campestribus locis, propter magnitudinem munitionum, loca praerupta ex adscensu tentant. »

(1) » Hoc intermisso spatio duas fossas 15 pedes latas eadem altitudine perduxit, quarum interiorem campestribus et demissis locis, aqua ex flumine derivata, complevit:

clairement qu'il y avait deux fossés? César ne dit point combien ils étaient distants l'un de l'autre, et cette omission est embarassante; (1) mais il explique d'une manière incontestable leur position respective en les appellant l'un intérieur et l'autre extérieur, et en disant que derrière ces fossés il y avait un rempart.

M. Guichard prétend qu'il n'y avait point deux fossés dans la même ligne, et que » *fossa interior* » signifie le fossé existant autour de la contrevallation, et » *fossa exterior* » le fossé environnant la circonvallation; mais il se trompe à mon avis d'après les raisons suivantes.

1.° Parce que César n'a point encore fait

» post eas aggerem et Vallum 12 pedum
» exstruxit. »

(1) *Il est possible que dans la fortification ancienne il y eût des règles fixes pour la distance du fossé et de l'avant fossé. Cela peut excuser César de n'en avoir point fait mention.*

mention de circonvallation lorsqu'il parle des deux fossés (1)

On doit même observer qu'il s'occupe à décrire avec un détail minutieux, les ouvrages composant la *contrevallation*, et ce n'est qu'après avoir fait connaitre les ouvrages de *contrevallation*, parmi lesquels sont compris les deux fossés et un seul rempart, qu'il passe à dire qu'ayant fini ces ouvrages (*de contrevallation*), il fit encore de semblables fortifications, mais en sens contraire, contre l'ennemi du dehors, (ce qui désigne évidemment la *circonvallation*) en se conformant le plus qu'il pouvait au terrein et prenant une circonférence de 14 *mille pas : » his rebus perfectis* (parmi lesquelles choses sont les deux fossés et un rempart) *Regiones se-*

(1) *On verra par la traduction du passage entier de César, que je donnerai à la fin de cette partie, que rien n'est plus clair que l'ordre dans lequel les travaux ont été décrits. Ce n'est qu'en morcelant le texte qu'on est parvenu à l'embrouiller. Voyez cette traduction littérale, au lieu cité.*

» *quutus, quam potuit aequissimas, pro loci* » *natura*, 14,000 *passuum complexus, pares* » *ejusdem generis munitiones, diversas ab* » *his, contra exteriorem hostem perfecit.* »

Il n'est pas possible de se faire illusion; les deux fossés appartiennent à la contrevallation. Que dirions nous de César, si ayant besoin d'assurer sa contrevallation il eut employé son tems, avant de l'avoir terminée, à creuser un fossé immense contre des ennemis extérieurs qui n'existaient point encore? Il était nécessaire, pour que les travaux ne fussent point interrompus, de mettre les travailleurs en sûreté contre les sorties. César s'est expliqué, sans laisser la moindre confusion en disant: » *his rebus perfectis* » c'est-à-dire *ayant fini la contrevallation*, et en ajoutant ensuite: » *pares ejusdem generis mu-* » *nitiones, diversas ab his, contra exte-* » *riorem hostem perfecit.* » La langue latine n'ayant pas de mots techniques pour exprimer les lignes de *contrevallation et de circonvallation*, cet écrivain militaire y a suppléé par des circonlocutions qui définissent ces deux lignes, et qui mettent hors de dou-

te que tous les ouvrages décrits avant la frase « *his rebus perfectis* » appartiennent à la contrevallation, de laquelle seule il a été question; or ces ouvrages sont, entre autres choses, deux fossés et un rempart. On peut donc conclure, malgré toutes les cavillations, que César fait une énumération détaillée de tous les ouvrages de la contrevallation, en les nommant tous un à un, et les décrivant avec soin; il ne fait ensuite que renfermer la description de la circonvallation dans une frase générale, savoir: « *pares ejusdem generis munitiones.* »

2.° Après avoir dit (*duas fossas*) deux fossés, et avoir divisé ces fossés en intérieur et extérieur; César ajoute, que derriere ces deux fossés il construisit un rempart avec une palissade, il ne dit point que derriere chacun de ces fossés il fut fait un rempart, (car dans ce cas il dirait au pluriel « *aggeres et vallos*, ») ce qui démontre que le rempart était unique, et qu'il y avait deux fossés.

Cette question si fameuse du nombre des fossés me parait donc décidée, il y en avait

deux à chaque ligne, c'est-à-dire, qu'il existait un fossé et un avant fossé tant à la contrevallation qu'à la circonvallation (1).

Il y a beaucoup plus de difficultés à comprendre l'espèce d'ouvrage qu'on avait fait, avec les troncs d'arbres, dans les fossés de cinq pieds.

Ce sujet a donné lieu à une infinité de discussions. Après avoir refuté les opinions des plus grands hommes, nous avons vu ce qu'en pense M. Guichard leur confutateur. Je suis forcé de mon côté d'avouer que son opinion ne me parait point plausible.

J'observe premierement que M. Guichard prétend qu'il y avait un seul fossé de cinq pieds pour chaque ligne, mais je crois qu'il se trompe. César, s'est exprimé au singulier toutes les fois qu'il a voulu parler d'un seul fossé » *fossam viginti pedes latam perduxit* » ensuite voulant désigner deux fossés, il a dit:

(1) *On a dit que ces deux fossés auraient exigé trop de temps pour être faits*; *on verra plus bas notre réponse à cette objection.*

» *duas fossas* 15 *pedes latas perduxit:* mais dans nôtre cas il a dit au pluriel: » *fossae* » *perpetuae, fossae quinos pedes altae du-* » *cebantur* » c'est-à-dire, qu'on creusa des » *fossae perpetuae* » de cinq pieds de profondeur. Il faut donc tirer la conséquence qu'il ne s'agit point ici d'un seul fossé, mais de plusieurs. (1) Ces fossés servaient à protéger la ligne contre les attaques des assiégés, et il parait que César à voulu même indiquer le nombre et la disposition de ces fossés: Il les appelle » *fossae perpetuae* ». (Epithète qui met en grande peine les Commentateurs.)

M. Guichard prétend que » *perpetuae* » veut dire, *qui regnent sur tout le front de la ligne,* mais dans cette acception tous les fossés auraient été » *perpetui* ».

(1) *Je ne crois pas qu'on objecte que les deux fossés appartenaient l'un à la contrevallation et l'autre à la circonvallation: encore une fois il ne s'agit ici que de la contrevallation comme nous l'avons démontré plus haut.*

Pourquoi appeller » *perpetui* » seulement quelques-uns des fossés, si ce n'est pour les différencier des autres à cause de quelque variété ? Une épithète insignifiante n'est point présumable dans les ouvrages de César, qui parait toujours avare de mots, et qui est d'une concision étonnante dans ses récits militaires: » *l'Aggèr*, le *Vallus* » regnaient sur toute l'étendue du front, et on ne les appelle point » *perpetui :* » il s'agit donc de tirer l'explication du texte même, et de connaitre la nature de la fortification par la signification des paroles » *fossae perpetuae.* »

On doit remarquer qu'en avant de ces » *fossae perpetuae*, » on avait pratiqué dans le terrain des trous coniques, qu'on a appellés scrobes. » *Ante hos, obliquis ordinibus...* » *scrobes fodiebantur.* » Qu'on lise le texte avec attention et l'on verra que l'intention de l'auteur doit avoir été de différencier les » *fossas* » d'avec les » *scrobes.* » On doit avoir mis des troncs d'arbres. 1.° Dans des trous coniques, ou puits, ou trous de loup ; 2.° dans des fossés. Comme en latin on ne fait point de différence ordinairement entre

» *scrobs et fossa* » (1) l'auteur, pour faire sentir. la diversité qu'il y avait entre les trous de loup et un fossé, a ajouté à » *fossa* » l'adjectif » *perpetua*, » ce qui signifie un fossé longitudinal. En un mot » *scrobs* » signifie une fosse conique, ou cylindrique; et » *perpetua fossa* » une fosse longitudinale, ou de la figure d'un parallelépipede. Pour mieux m'expliquer, supposons que dans une ligne de vingt pieds il y eût dix trous cylindriques d'un pied de diamêtre chacun, ils auroient entr'eux dix intervalles d'un pied d'étendue chacun. J'appellerais d'abord ces trous » *scrobes* »; mais si j'enlevais le terrain qui forme les dix intervalles, en établissant une communication entre les dix trous, j'en aurais fait un fossé, et je l'appellerais en latin

(1) *Virgile dans ses Géorgiques en parlant des fossés pour la plantation des arbres, dit :*

Forsitan et scrobibus quae sint fastigia quaeras?
Ausim vel tenui vitem committere sulco,
Altius ac poenitus terrae defigitur arbos.

» *fossa perpetua* ». Je décrirais l'opération que j'ai faite en disant que j'ai changé dix » *scrobes* » en une » *fossa perpetua* » c'est-à-dire » *Mutare decem scrobes in unicam fossam perpetuam*.

Voilà en quoi consiste, à mon avis, l'explication des » *fossae perpetuae* ». L'auteur les a appellées » *perpetuae* » en opposition de » *scrobes;* » il y a en effet une grande différence entre une palissade plantée dans un fossé, et des trous creusés avec un certain ordre; cette différence devait être décrite par l'auteur. Ce raisonnement prendra une nouvelle force si l'on fait attention au sens que l'adjectif » *perpetuus* » a dans différents passages des commentaires de César; il y en a un qui me parait peremptoire; c'est lorsque cet auteur décrit la forme des murailles des fortifications des villes Gauloises; il dit que le chassis de ces murailles était fait de poutres perpendiculaires et d'une seule pièce, et il les appelle » *trabes perpetuas*. »

Ce qui me parait démontrer qu'il y a une connexion intime entre la description des » *fossae* et des *scrobes*, » c'est l'usage que

César fait des mêmes expressions pour désigner quelques qualités communes aux deux ouvrages, par exemple, après avoir parlé des » *fossas*, » il dit que de celles-ci » *Quini erant ordines*, » et après avoir parlé immédiatement ensuite des » *scrobes*, » il dit que de celles-ci » *octoni erant ordines.* »

Ayant compris la signification de la parole » *perpetuae*, » voyons s'il est possible de déterminer la direction des fossés de cinq pieds et la figure des ceps; car enfin cet ouvrage, quelqu'il fût, était appellé *ceps*, » *cippus.* »

Si ces fossés eussent été parallèles entre eux, César n'aurait pas manqué de le dire; il n'est pas croyable qu'il eut négligé de désigner le nombre de ces fossés et d'expliquer comment-ils étaient disposés; puisqu'il nous parle minutieusement d'une chose bien moins importante, en détaillant la disposition et le nombre des trous de loup.

C'est pour cela que je pense que ces paroles » *Quini erant ordines inter se conjunc-* » *ti et implicati*, » regardent les fossés et non les rangs des troncs d'arbres, quoique

cette opinion soit contraire à celle de tous les interprêtes.

Mais qu'on examine avant de juger.

Comment concevoir qu'un fossé soit assez large pour contenir cinq rangs d'arbres avec leurs principales branches? et comment la largeur extraordinaire de ce fossé n'aurait elle point été indiquée par César qui ne parle que de la profondeur ? Lui, qui en décrivant tous les autres fossés, en marque avec une grande précision la largeur et la profondeur, dans ce cas-ci, il ne fait mention que de la profondeur, comme si elle était la dimension essentielle. Cela ne prouve-t-il pas que la largeur ici est un élément indifférent ?

De plus, je fais observer que l'on est tombé jusqu'ici dans une grande bévue, à ce qu'il me parait, en ce que tous les Commentateurs disent que les branches des arbres étaient en l'air et les troncs plantés en terre dans le fond du fossé; c'est précisement le contraire; les branches étaient enterrées et fichées, tandisque les troncs d'arbres étaient en l'air. Voici le texte » *huc illi stipites*

» *demissi, et ab infimo revincti, ne revelli* » *possint, ab ramis eminebant,* » ce qui veut dire indubitablement: *Là*, (c'est-à-dire dans les fossés) *les troncs d'arbres ayant été mis, et liés par la partie plus basse, pour qu'ils ne pussent point être arrachés, se soulevoient de leurs branches.* Ce sont donc les troncs qui se soulevent et qui sont dans l'air, et non les branches. S'il avait voulu dire que les branches se soulevaient des troncs et s'élevaient en l'air, il aurait fallu s'exprimer ainsi : » *ramis a stipitibus eminebant*, au lieu de » *stipites ab ramis eminebant.* »

Pour admettre l'interprétation des Commentateurs, il faudrait que le verbe » *eminere* » signifiât s'enfoncer dans le terrein, ce qui est contraire à ce que l'on sçait de plus assuré. (1)

(1) *César lui même quelques lignes plus bas fait voir la vraie signification du verbe* » eminere: stipites non amplius quatuor » digites ex terra eminebant. » *On pourrait modifier l'interprétation de cette frase* » ab ramis eminebant. » *La préposition* » ab »

Ce que dit César de l'usage de cette palissade ne s'oppose point du tout à l'idée que nous en avons donnée. Voici ses paroles, » *Quo qui intraverant se ipsi acutissimis val-* » *lis induebant* » savoir, *Dans le quel lieu, ceux qui y entraient donnaient dans des palissades très aigues.* Je ne considère ici que la frase, » *quo qui intraverant;* » ce » *quo* » que peut-il indiquer autre chose qu'un fossé? si c'eut été un abatis, ou une haie à cinq rangs d'arbres, l'auteur aurait dit qu'on ne pouvait y pénétrer, et non qu'auprès y avoir pénétré on donnait dans des palissades aigues. (1)

(1) *Il se sert du même verbe* » induere » *signifie souvent* Sans. *Il pourrait donc se faire que l'idée de l'auteur fût de marquer que les troncs se soulevaient du fond du fossé tout-à-fait dépouillés des branches. Je serais très-embarassé de décider entre ces deux interprétations, je crois même qu'il est impossible de le faire sans risquer de se tromper. Mais qu'on accepte l'une ou l'autre, cela est indifférent quant au fond de la chose.*

La description de l'attaque nous confirmera dans nôtre opinion. Voici le texte, » *postea » quam Galli propius accesserunt, aut se ipsi » stimulis inopinantes induebant, aut in scro» bes delapsi transfodiebantur, aut ex vallo » et turribus transjecti pilis muralibus interi» bant.* » C'est-à-dire, mais après que les Gaulois se furent approchés d'avantage, ou ils donnèrent sans s'y attendre dans les chausses-trappes, ou, étant tombés dans les *trous et dans les fossés*, (1) ils y furent percés par les pieux; ou enfin, ceux qui pûrent passer

pour exprimer l'effet des chausses trappes: » se stimulis inopinantes induebant. » *Voyez ce que nous avons observé en commentant ce passage.*

Il faut observer que la langue Italienne a conservé à-peu-près cette même signification au verbe » induere » *qu'on traduirait par* » investire. »

(1) *On voit que j'ai traduit la parole* » scrobes » *par ces deux-ci*, *les* trous *et les* fossés, *d'après les remarques que j'ai faites plus haut.*

outre furent tués par les flèches et les traits qu'on lançait du rempart et des tours.

On voit que les ceps furent franchis, puisque les Gaulois parvinrent jusqu'au rempart, mais dans l'énumération des difficultés qu'ils eurent à surmonter on ne parle nullement de celle qu'opposa une haie ou un abatis.

On ne parle que des pièges qui étaient cachés sous terre, ou dans les fossés; et même on ne fait plus la distinction entre » *scrobes* et *fossae perpetuae*, » mais on comprend tout dans le mot générique » *scrobes*, » par la raison que cette distinction était nécessaire pour faire entendre la construction, mais qu'ici elle est inutile pour en faire voir l'effet, qui était égal, soit que les assaillans tombassent dans un trou de loup, soit qu'ils tombassent dans un fossé palissadé: *(in scrobes delapsi transfodiebantur.)*

Pour confirmer tout cela, remarquons encore ces paroles de César » *huc ea, quae pa-*
» *raverant, conferunt: multitudine telorum*
» *ex turribus propugnantes deturbant: ag-*
» *gere et cratibus aditus expediunt: vallum*
» *ac loricam falcibus rescindunt.* » Pourquoi

ne dit il point? » *falcibus loricam, vallum » et cippos rescindunt:* » Pourquoi nomme-t-il plusieurs fois avec tant d'exactitude tous les obstacles et tous les moyens de les vaincre, sans jamais faire mention, ni d'abatis, ni de haies, ni des embarras que ces deux ouvrages occasionnent, ni de la manière dont on les a surmontés. ? (1)

(1) *Il n'y a jamais aucune frase qui fasse soupçonner que les* » fossae » *produisissent d'autres effets que les* » scrobes. » *J'insiste pour que l'on fasse attention que l'auteur, après avoir différencié avec le plus grand soin la forme des* » fossae perpe- » tuae » *et des* » scrobes, » *ne parle plus de leur action que implicitement: Et réellement, tomber dans un fossé palissadé, ou tomber dans un trou de loup, est la méme chose. On est percé de pieux dans un cas comme dans l'autre,* » transfoditur. » *Ajoutons que la manière de rendre inutiles ces ouvrages est égale pour les deux cas, et consiste à les combler par des fascines ou autres matières semblables, ce*

Je crois avoir combattu victorieusement l'existence de la haie ou de l'abatis des lignes d'Alesia. Il faut donc la remplacer dans les plans qu'on a donné de ces lignes, par un fossé palissadé; alors on comprendra pourquoi César n'a point parlé de la largeur du fossé et n'en a indiqué que la profondeur qui, dans cette espèce d'ouvrages est ce qu'il y a de plus important.

Je me flatte d'avoir jusqu'ici bien prouvé ce que j'ai avancé. J'ai rétabli un avant fossé que M.r Guichard avait supprimé et j'ai métamorphosé en un fossé palissadé un abatis, ou une haie, que tout le monde admettait quoiqu'avec des modifications différentes.

Ce que je vais ajouter n'aura pas le même dégré de probabilité; mais si je ne puis deviner l'idée de César, j'aurai au moins fait appercevoir de l'obscurité là, où l'on croyait voir très-clair. Montrer qu'on est dans l'er-

qui est exprimé ici par cette frase, » aggere et cratibus aditus expedire: » *En effet, César dit ailleurs* » proximam fossam » cratibus integrunt et aggere explent. »

reur est le premier pas pour arriver à la vérité. C'est ce qui m'engage à ne pas supprimer les remarques suivantes.

Les paroles » *Quini erant ordines* » appartiennent suivant moi aux fossés et non aux arbres. Par cette frase César explique la disposition de ces fossés, ce qui était absolument essentiel.

Je pense que, sur toute l'étendue du front de la ligne, il y avait une espèce de palissade disposée en étoiles. Qu'on se figure cinq fossés, comme s'ils étaient autant de rayons d'un même cercle ; ils se joindront tous au centre, et formeront une espèce d'étoile. Dans cette hypothèse on verra comment cinq rangs peuvent être joints et impliqués ensemble, » *quini ordines inter se conjuncti atque implicati* » Je ne saurais en concevoir la possibilité autrement. Ces fossés étant palissadés dans le fond offraient de grandes difficultés à ceux qui voulaient passer outre. (1)

(1) *Les ouvrages que César fit en avant de la ligne tiraient leur nom de leur ressemblance à quelque chose de connu. C'est*

On comprendra alors la disposition des trous de loup, dont il est dit: » *Obliquis ordinibus in quincuncem dispositis.* » Cette épithète » *obliquis* » dont les commentateurs ne parlent point, a certainement une signification importante et n'est point mise au hazard.

pour cela que les trous coniques, dont il sortait un pieu, s'appellaient fleurs de lys. Les palissades dont il est question ici, étaient nommées » Cippos. »

Cippus, *en latin, a différentes significations. La langue Italienne, qui a souvent conservé l'esprit de la latine, dont elle dérive, rendrait* Cippus, *par* Ceppata, *ou* Ceppaja. *Si dans une plantation, par exemple, où les arbres sont rangés en lignes droites et chacun isolément, il arrive que plusieurs tiges aient poussé d'un même corps de racines, de manière qu'il y ait une aggrégation, ou un groupe de souches, là où il ne devoit y en exister qu'une seule, on appelle ce groupe* Ceppata, *ou* Ceppaja.

On conçoit que l'obliquité des ordres des trous de loup cadre parfaitement avec la disposition des fossés en groupes, ou en étoiles. Qu'on trace sur le papier une figure suivant cette hypothèse, et l'on verra que l'obliquité des ordres des trous de loup devient nécessaire pour s'enchâsser dans les angles que forment ces étoiles.

La raison que l'on peut donner de la différente disposition, soit des fossés, soit des trous de loup, est que tous ces ouvrages étant faits pour empêcher l'approche des lignes, on a voulu les varier, pour que si, par hasard, on trouvait la méthode de franchir les obstacles d'une espèce, cette même methode ne fût point applicable aux autres obstacles, qui, par conséquent, devaient of-

Cette signification conviendrait singulièrement à l'idée que je donne de l'ouvrage de César. Au surplus aucune signification de la parole Cippus, *ne saurait s'appliquer, à mon avis, à des buissons qui forment une haie circulaire de plusieurs lieues de circonférence.*

frir des difficultés d'un autre genre, soit par rapport à leur construction, soit par rapport à leur direction.

D'après toutes les considérations qui ont déterminé nos jugements; et les remarques qui leur ont donné lieu ou qui les ont suivies; voici donc comment on pourrait traduire, selon moi, le passage de César pour ce qui regarde les lignes d'Alesia. Sans faire le moindre changement ni la plus légère transposition,

---

1.° OUVRAGES, FAITS POUR PROTÉGER LES TRAVAILLEURS DE LA CONTREVALLATION.

César entreprit les travaux suivants.

Il fit creuser un fossé de la largeur de vingt pieds avec des parois perpendiculaires, de manière que le fond de ce fossé avait une étendue en largeur égale à la distance que les bords supérieurs avaient entre eux (c'était un fossé à fond de cuve). Il établit toutes les autres fortifications à la distance de 400 pieds de ce fossé, (1) et cela dans la vüe

(1) *Les editions latines portent 400 pieds.*

je le diviserai en trois parties. La premiere contiendra les ouvrages faits pour protéger les travailleurs à la contrevallation; la seconde, les ouvrages de la contrevallation; et la troisième, ceux de la circonvallation; On sera étonné, en voyant ces trois opérations si clairement distinguées; et s'il reste des doutes, ce ne sera que sur la nature des ouvrages.

Voici le passage de César dans son entier.

1.° Ouvrages faits pour protéger les travailleurs de la Contrevallation.

» Caesar haec genera munitionis instituit:
» Fossam pedum XX latam directis late-
» ribus duxit; ut ejus solum tantumdem pa-
» teret, quantum summa labra distabant:
» reliquas omnes munitiones ab ea fossa pe-
» dibus CD (1) reduxit: Id hoc consilio, quo-

La traduction grecque (dont Maximus Planudes est l'auteur suivant Scaliger) met trois stades ou 375 pas Romains. Cette traduction quelquefois a servi à rétablir le

1.° d'empêcher l'ennemi de se porter en foule et à l'improviste sur les lignes; 2.° afin de mettre les travailleurs à couvert des traits de l'ennemi, ce qu'on n'aurait pû obtenir autrement; parce que César ayant embrassé une grande étendue de terrein, il lui eut été difficile de le bien et convenablement garnir de troupes. (1)

texte latin que les copistes nous ont transmis plein de fautes. M. Guichard pense que ce fossé étant fait pour donner á un petit nombre de soldats la facilité de le défendre, il devait être éloigné au moins de 400 *pas de la ligne principale; parce qu'en admettant que ce fossé fut éloigné de la ligne principale seulement de* 400 *pieds, il est évident que la circonférence d'un cercle qui a un diametre de* 3666 *pas, diffère peu de la circonference d'un cercle qui a un diamètre de* 3586 *pas; la première étant de* 11,000 *pas à-peu-près et la seconde de* 10,760. *Je crois que l'opinion de M. Guichard est juste. Les objections qu'on lui a faites, savoit que ce fossé étant à* 400 *pas*

» niam, tantum esset necessario spatium com-
» plexus, nec facile totum opus militum co-
» rona cingeretur; ne de improviso, aut noc-
» tu, ad munitiones hostium multitudo ad-
» volaret, aut interdiu tela in nostros operi
» destinatos conjicere possent. (1)

du rempart de la Contrevallation, n'en pouvait pas être défendu, vu que les armes de jet portaient communément à peine à la distance de 200 pieds, me parait destituée de solidité. Ce fossé ne devait point être défendu par la contrevallation, mais devait être abandonné après avoir servi à protéger les travaux de la contrevallation. Ce fossé ne faisait point partie de la ligne, mais c'était un retranchement qu'on avait fait pour mettre peu de monde en état d'empêcher aux assiégés d'approcher jusqu'aux travailleurs. Le but fût rempli lorsque la contrevallation eût été faite, et alors on abandonna la position du fossé pour se poster derrière la contrevallation.

(1) *Ces ouvrages consistent en un fossé de 20 pieds de figure circulaire, de presque trois lieues de circonférence.*

2.° Ouvrages de la Contrevallation.

Ayant laissé cet intervalle de 400 pieds, César fit creuser deux fossés de la profondeur de quinze pieds sur autant de largeur, dont l'intérieur, (c'est-à-dire celui qui était plus près de la ville et qui était contenu dans l'autre) dans les endroits bas de la plaine, fut rempli d'eau qu'on dériva de la rivière. Derrière ces fossés il éleva un rempart palissadé, de 12 pieds. Ce rempart fut garni d'un parapet crénelé, muni de grandes fourches de bois, saillantes entre les jointures des madriers et des claies; pour en rendre l'abord difficile aux ennemis. Il fit construire au milieu de ces ouvrages des tours éloignées les unes des autres de 80 pieds. On devait faire beaucoup de choses à la fois. Savoir: s'approvisionner de matières propres pour les fortifications, aller aux fourrages, et se procurer des vivres; et malgré la diminution que ces opérations occasionnaient dans les troupes (qui étaient obligées de s'éloigner considérablement du camp), il fal-

2.° Ouvrages de la Contrevallation.

» Hoc intermisso spatio, duas fossas, XV
» pedes latas, eadem altitudine, perduxit;
» quarum interiorem campestribus, ac de-
» missis locis, aqua ex flumine derivata,
» complevit : post eas aggerem, et vallum
» XII pedum exstruxit: huic loricam pinnas-
» que adjecit, grandibus cervis eminentibus
» ad commissuras pluteorum, atque aggeris,
» qui adscensum hostium tardarent: et tur-
» res toto opere circumdedit, quae pedes
» LXXX inter se distarent. Erat uno tem-
» pore et materiari et frumentari, et tantas
» munitiones fieri necesse, deminutis nostris
» copiis, quae longius ab castris progredie-

lait construire des ouvrages immenses. Les Gaulois d'ailleurs faisaient de temps en temps de très violentes sorties, par plusieurs portes à la fois, et ne manquaient pas de tâter nos lignes. C'est par cette raison que César se détermina à ajouter quelques nouveaux ouvrages à ceux déjà décrits, pour rendre les lignes susceptibles d'être défendues par un moindre nombre de soldats. Ayant donc coupé des troncs d'arbres, ou même de très fortes branches, et les ayant écorcés et aiguisés, on creusa des fossés longitudinaux (ou parallélepipèdes) de cinq pieds de hauteur. Les troncs, descendus dans ces fossés et liés par le bas pour qu'ils ne pussent point être arrachés, s'élevaient en forme de pieux. Ces fossés étaient disposés cinq par cinq, et entrelacés ensemble de manière que les hommes qui y seraient entrés seraient tombés dans des palissades très aigues. Ces ouvrages s'appellaient des groupes, ou *étoiles*. En avant de ceux-ci, sur des rangs disposés obliquement et en quinconce, on avait creusé des trous ayant la forme d'un cône renversé et tronqué, de manière que leur partie supé-

» bantur: et nonnunquam opera nostra Gal-
» li tentare, atque eruptionem ex oppido
» pluribus portis facere summa vi conaban-
» tur: quare ad haec rursus opera adden-
» dum Caesar putavit, quo minore numero
» militum munitiones defendi possent. Ita-
» que truncis arborum, aut admodum fir-
» mis ramis abscissis, atque horum dolabra-
» tis, atque praeacutis cacuminibus, perpe-
» tuae fossae quinos pedes altae, duceban-
» tur: huc illi stipites demissi, et ab infi-
» mo revincti, ne revelli possent, ab ra-
» mis eminebant: quini erant ordines con-
» juncti inter se, atque implicati; quo qui
» intraverant, se ipsi acutissimis vallis in-
» duebant hos cippos appellabant. Ante hos
» obliquis ordinibus in quicuncem dispositis,

rieure, (ou la base du cône) était un peu plus grande que leur partie inferieure (qui était une section circulaire parallèle à la base.) Ces trous avaient trois pieds de profondeur ; on avait planté dans leur fond des troncs arrondis de la grosseur d'une cuisse, aiguisés et endurcis au feu par leurs extrêmités superieures qui n'étaient élevées au-dessus du niveau de la terre que de 4 pouces ; leur autre bout, ou leur pied était enfoncés dans la terre qu'on avait bien foulée pour les affermir: enfin le reste de la cavité du puits était couverte de broussailles et de buissons pour cacher le piège. Il y avait huit rangs de ces trous, ou puits, à la distance de trois pieds les uns des autres. On appellait ces puits, fleurs de lys, à cause de leur configuration analogue à cette fleur. En avant des fleurs de lys, on avait enfoncé dans le terrein, de manière à en être entièrement recouvertes, des pièces de bois de la longueur d'un pied et garnies de harpons de fer, qu'on appellait chausses-trappes. Elles avaient été semées par tout, et on avait laissé de petits intervalles entre elles. (1)

» scrobes trium in altitudinem pedum fodie-
» bantur, paulatim angustiore, ad summum
» fastigio: huc teretes stipites feminis crassi-
» tudine, ab summo praeacuti et praeusti,
» demittebantur; ita ut non amplius IV di-
» gitis ex terra eminerent: simul confirman-
» di et stabiliendi causa, singuli ab infimo
» solo pedes terra exculcabantur: reliqua pars
» scrobis ad occultandas insidias viminibus
» ac virgultis integebatur: hujus generis octo-
» ni ordines ducti, ternos inter se pedes di-
» stabant: id ex similitudine floris lilium ap-
» pellabant. Ante haec taleae pedem longae
» ferreis hamis infixis totae in terram info-
» diebantur; mediocribusque intermissis spa-
» tiis, omnibus locis disserebantur, quos sti-
» mulos nominabant. (1)

(1) *Les ouvrages de la contrevallation consistent donc, 1.° en un rempart avec un terreplein, garni de tours: 2.° deux fossés de* 15 *pieds de profondeur chacun, sur autant de largeur, 3.° des ceps ou groupes, 4.° des puits ou trous de loup, 5.° des chausses trappes.*

3.° Ouvrages de la Circonvallation.

Ces choses achevées, César se conformant au terrein, choisit le meilleur que la nature du lieu comportât ; et ayant embrassé une étendue de 14,000 pas, il fit des ouvrages égaux à ceux déjà décrits et du même genre, mais dans une direction opposée, contre les ennemis extérieurs qui tenteraient de secourir la place. (1)

Voilà la traduction du fameux passage de César, où sont décrits ses travaux autour d'Alesia. Je conviens qu'il y a quelques interprétations conjecturales, comme je l'ai déjà déclaré ; (2) mais je me flatte d'avoir établi beaucoup de faits importants d'une manière qui me parait incontestable.

(1) *Les ouvrages de la circonvallation étaient du même genre, en même nombre et de la même force que ceux de la contrevallation.*

(2) *La forme de l'ouvrage qu'on nomme* « Cippus » *sera je crois impossible à dé-*

3. Ouvrages de la Circonvallation.

» His rebus perfectis, regiones secutus,
» quam potuit, aequissimas, pro loci natura,
» XIV millia passuum complexus, pares e-
» jusdem generis munitiones, diversas ab his,
» contra exteriorem hostem perfecit.

mèler d'une maniere vraiment évidente. Nous avons conservé les trous de loup et les chausses trappes dans la fortification moderne. Pour les Ceps *il n'en est pas de même. Des fossés longitudinaux joints ensemble et entrelacés, sans déterminer la longueur de ces fossés, sans marquer, s'ils s'entrecoupoient dans un seul point, ou en plusieurs, designés par le nom de* Cippos *qui a tant de significations différentes; tout cela est trop vague pour être assujetti à une interprétation précise et qui n'admette aucun doute.*

Je crois malgré ces difficultés avoir jetté beaucoup de lumière, jusques dans ce labyrinthe si ténébreux, et en avoir fait connaître quelques détours des plus cachés.

M. Guichard est un militaire célèbre et un savant du premier ordre; il connait les langues anciennes, et dans ce cas-ci il n'a travaillé que sur un ouvrage écrit en latin, par un homme du métier, qui parle de ses propres exploits; et pourtant, malgré tant de secours, je crois avoir démontré qu'il a été loin de saisir le véritable sens de César. Que penser, après cela, de tout ce que l'on nous dit des anciens faits de guerre écrits en grec, on en hébreu, par des historiens qui n'avaient pas vû ce qu'ils racontaient, qui n'avaient pas donné tous leurs soins pour être réellement exacts, et qui enfin ne connoissaient peut-être pas les éléments de la tactique ?

L'esprit de système s'empare des hommes de telle façon qu'il est presque impossible de s'en préserver (1). On ne veut point res-

(1) *Un exemple singulier de cet esprit de systéme, je le trouve dans M. Guichard qui pense toujours avoir déviné le but des personnes dont l'histoire rapporte les actions, et qui ne fait pas difficulté de*

ter dans l'incertitude, et on aime mieux croire une fausseté que de ne rien croire.

donner ses conjectures pour des faits certains. Voici ce qu'il dit au sujet de Critognatus, *qui proposa dans* Alesia *de se nourrir de la chair de ceux qui étaient incapables de porter les armes. » Ce Conseil fit horreur aux plus déterminés. Autant pour diminuer la disette qui existait que pour se mettre dans l'impuissance de revenir à l'avis du féroce Auvergnat, on résolut de faire sortir les bouches inutiles. » Cependant voici les paroles de César.* » Constituunt, ut, qui valetudine aut aetate inutiles sunt bello, oppido excedant; atque omnia experiantur priusquam ad Critognati sententiam descendant : illo tamen potius utendum consilio, si res cogat, atque auxilia morentur, quam deditionis aut pacis subeundam conditionem. » *C'est donc tout le contraire de ce qu'avance M. Guichard. Les Gaulois étaient disposés à manger leurs compatriotes plutôt qu'à faire la paix. Quel-*

Un ouvrage précieux, serait une traduction des ouvrages de tous les anciens écrivains militaires, faite fidélement et sans prévention, par un homme qui connût très-bien les langues savantes, ainsi que la tactique. Cet ouvrage devrait contenir dans le texte la traduction la plus probable, et avoir des notes critiques, où, avec toute la bonne foi, on discutât les différentes interprétations possibles, où l'on convînt surtout que l'on ne comprend point ce qui n'est pas intelligible, sans prétendre suppléer par l'imagination aux lacunes, ou à l'inexactitude des auteurs originaux; car enfin, on veut connaître ce que les anciens ont fait, ou ont dit, et non ce que nous aurions fait ou dit à leur place.

le différence, entre une nation qui entend avec horreur la proposition de Critognatus, ou une autre, qui au contraire l'écoute et prévoit le cas d'en faire usage! Si l'histoire doit nous peindre fidélemment les caractères des peuples, pourquoi se permet-on d'en altérer les traits aussi impudemment.

La langue latine n'avait point dans son vocabulaire militaire cette précision que les langues modernes ont acquises. Une preuve en est la périfrase que César est obligé d'employer pour décrire la ligne de contrevallation, et la différencier de celle de circonvallation. Aujourd'hui dans les arts et les sciences on a senti la nécessité de fixer la valeur des mots techniques, et on l'a fait par des définitions exactes.

Les différentes significations » *d'Agger* » et de » *Vallus* » paroles si importantes, et qu'il serait indispensable de bien déterminer, suffiraient pour démontrer l'imperfection du langage militaire; elles peuvent donner lieu à mille méprises.

Quelques expressions de César ont fait croire à ses Commentateurs que les lignes qu'il construisit, n'étaient pas partout de la même force, ou pour mieux dire qu'elles n'étaient point garnies partout des mêmes ouvrages. Il importe beaucoup de redresser cette fausse idée.

César dit très-positivement qu'il tira une ligne de contrevallation qui fut fortifiée par

tous les moyens ci-dessus décrits ; et qu'après avoir perfectionné cette ligne, il entreprit et acheva, contre l'armée auxiliaire, la ligne de circonvallation formée précisement de la même manière que celle de contrevallation. Voici ses paroles : » *his rebus perfectis, re-* » *giones sequutus, quam potuit, aequissimas* » *pro loci natura., ... pares ejusdem generis* » *munitiones diversas ab his contra exteriorem* » *hostem perfecit.* » Il parait impossible de s'expliquer plus clairement.

Mais pourtant il ne faut pas se dissimuler qu'il y a un passage difficile à comprendre, en supposant la ligne également forte partout, on y dit que les assiégés » *despe-* » *ratis campestribus locis, propter magnitu-* » *dinem munitionum, loca praerupta ex ad-* » *scensu tentant.* »

Puis donc que les Gaulois ont été épouvantés dans les *lieux campêtres* (*) par la grandeur des fortifications, on peut croire que les lieux escarpés contre lesquels ils tournèrent leurs efforts étaient moins grandement fortifiés.

(*) *Voyez la Note page* 78.

Mais cette opinion, qui n'est qu'une conjecture, ne se soutient point contre l'évidence des faits. Il suffit de voir le détail de cette attaque pour se convaincre que dans ces » *loca praerupta* » les Gaulois trouvèrent le rempart, les tours, les fossés, les palissades ; et enfin tout ce que les lignes contenaient du côté de la plaine. Voici le texte » *Turribus propugnantes deturbant multitudine* » *telorum. Aggere et cratibus aditus expediunt. Loricam et vallum falcibus rescindunt.* » Çela est très-positif (1)

Ce qui rendrait raison de cette contradiction apparente, c'est que par » *magnitudinem munitionum* » César eût voulu entendre, non la grandeur, mais la force effective des retranchements. En effet quoique l'étendue et le nombre des ouvrages fussent partout les

(1) *M. Guichard prétend donc mal-à-propos que César se contenta de rendre les hauteurs d'un difficile accès par le moyen des pièges, des puits et des chausses trappes ; les tours, ni le rempart, ni les fossés ne manquaient nulle part.*

mêmes, la force de la ligne pouvait varier, » *pro loci natura*; » et nous verrons que cela était ainsi à l'endroit défendu par Antistius Reginus, et Caninius Rebilus; où le retranchement, quoique composé des mêmes éléments que partout ailleurs, passait pour un lieu si désavantageux, qu'il en devenait extrêmement faible. (1)

Qu'on reçoive, ou non, cette explication, ce qui est indubitable c'est que les lignes de César étaient partout garnies de la même espèce d'ouvrage.

Il reste maintenant à resoudre un problème curieux et intéressant; sçavoir, si ces lignes étaient véritablement un monument prodigieux d'activité et d'industrie, qu'il serait impossible de renouveller de nos jours, en pareilles circonstances; ou bien, si elles ont été le résultat d'un travail ordinaire, qu'une armée pourrait entreprendre et parache-

(1) *D'ailleurs César dit que les Gaulois pensèrent trouver les lieux escarpés plus au dépourvu, mais il ne dit point que cela était en effet.*

ver, même aujourd'hui, avec les moyens qui sont actuellement en usage.

On a voulu faire entrer le merveilleux dans cette opération. Velleius ne craint pas d'avancer qu'à peine un homme oserait entreprendre de pareils ouvrages, mais que pour les exécuter il faudrait que les Dieux mêmes y missent la main.

Tous ceux qui ont écrit sur cette matière ont paru étonnés de l'immensité de ces travaux, sans trop se donner la peine d'examiner à quoi en montait précisément la masse.

On a supposé que certains ouvrages n'existaient point, uniquement parce qu'il aurait fallu trop de tems pour les construire; on a supposé que César s'étoit fait aider par un grand nombre de paysans, quoiqu'il n'en dise rien. Il aurait mieux valu voir auparavant si, avec une armée de soixante mille hommes, on pouvait, pendant le temps que César eût à sa disposition, faire les ouvrages qu'il décrit.

Je donne quarante jours de tems à César pour travailler à ses lignes. Je me fonde sur

ce que Vercingentorix avait mandé à ses compatriotes; savoir, qu'il avait des vivres pour trente jours et qu'il ferait ensorte par des économies, de fournir à la subsistance de son armée encore pour quelques jours de plus. Les trente jours passérent, on désespéra même du secours, et l'on prit la résolution d'expulser d'Alesia les bouches inutiles. Il est donc probable, quoique César n'en parle point, que l'on a été au moins 40 jours (1) avant l'arrivée du secours qui trouva les assiégés à la dernière extrêmité.

Je ne donne à César d'autres travailleurs que ses propres soldats. Il n'aurait pas manqué d'en faire mention, s'il s'était servi de paysans. Au contraire dans son récit il n'est question de son armée que comme si elle seule avait tout fait. Voici ses paroles » *adhortatus* » *milites ad laborem, circumvallare instituit* » *Alesiam.* »

(1) *Il faut avouer qu'il est bien étonnant de ne point voir designées avec la plus grande précision, dans César, des époques essentielles. L'omission qu'il fait ici est des plus embarassantes.*

Cela posé, je vais examiner si en 40 jours, on peut faire, avec soixante mille hommes, un travail équivalent aux lignes de César autour d'Alesia.

Il faut commencer par donner une valeur à ce travail. Pour le calculer je vais le réduire en pieds cubes. On entend par pied cube un pied quarré dans tous les sens, c'est-à-dire, ayant un pied de long, un pied de large, un pied de haut; sa forme est exactement celle d'un dez. Je compterai après pour la vérification, qu'un homme peut, en travaillant huit heures par jour, creuser et poser 60 pieds cubes de terre; cette évaluation est bien loin d'être exagérée.

Le premier fossé, creusé seulement pour protéger les travaux de la contrevallation, avait vingt pieds de largeur sur une étendue au plus de huit mille cinq cents pas. Mais César n'exprime point la profondeur de ce fossé; elle était à coup sûr moindre que celle des fossés principaux, et comme celle-ci était de quinze pieds, on évaluera certainement les choses au plus haut en donnant douze pieds romains de profondeur à ce fos-

sé. Ces trois dimentions présentent une excavation totale de 10, 200, 000 pieds cubes.

Passons maintenant à l'évaluation des autres travaux. Lorsqu'une place est environnée par des lignes de contrevallation et de circonvallation exactement pareilles, la Géométrie la plus élémentaire nous fournit un moyen bien simple d'évaluer la somme de tous les travaux, lors-même qu'on ne pourrait pas apprécier rigoureusement en particulier les travaux de la contrevallation et de la circonvallation. En évaluant seulement pour un pied de longueur la quantité de terre à enlever sur la largeur de l'une et l'autre ligne, en multipliant cette somme par la longueur moyenne des deux lignes, le produit sera précisément la quantité des terres à transporter et à placer dans toute l'étendue des travaux.

Ceux-même qui seraient étrangers à la science des Mathématiques, se rendront facilement raison de la compensation qui a lieu alors. Car la longueur moyenne entre les deux lignes principales étant plus grande que le développement des lignes intérieures, c'est-

à-dire, de celles de la contrevallation, on trouve un produit de terres trop grand en prenant cette longueur pour dimention. Au contraire comme elle est plus petite que les lignes extérieures ou de circonvallation, on trouve un produit trop petit en prenant encore cette longueur pour dimention intermédiaire. Or ce qui manquait dans la premiere évaluation est précisément équivalent à ce qu'il y a de trop dans la seconde : Le résultat total doit donc être le même. Appliquons ces principes.

La contrevallation ayant onze mille pas, la circonvallation quatorze mille, leur total est de vingt cinq mille pas, ou cent vingt cinq mille pieds. La moitié de cette étendue est la longueur moyenne des deux lignes.

Maintenant la contrevallation et la circonvallation ont chacune deux fossés. Nous n'en compterons qu'un par ligne, parce que nous prendrons la longueur moyenne double. Ces fossés ont quinze pieds de largeur sur autant de profondeur ; mais César ne dit plus que ces fossés soient à bords perpendiculaires ou verticaux, comme le fossé de vingt

pieds; or l'un d'eux devant porter un parapet de douze pieds de hauteur, on conçoit qu'aucune terre ne pourrait résister à la poussée d'une masse de vingt sept pieds de hauteur, si cette terre était taillée à pic. Ainsi ces fossés ont nécessairement un talus, ce qui diminue leur capacité qu'on peut alors évaluer au plus à 160 pieds quarrés. (au lieu de 225 qu'aurait eu cette capacité si les bords eussent été verticaux). Il faudra donc multiplier 125,000 pieds par 2 fois 160 ou par 320 ce qui donnera pour produits 40,000,00 pieds cubes.

Toujours en suivant la même méthode, nous allons calculer la quantité des terres remuées en avant des deux lignes, pour y pratiquer les puits et les fossés ou ceps, et placer les chausses trappes.

Pour mettre son camp à couvert, César dût pousser ses travaux à quatre cents pieds en avant sur tout le front des lignes, tant de contrevallation que de circonvallation; nous supposerons qu'il couvrit de ses travaux la moitié de cet espace, c'est-à-dire, qu'il donna une largeur de deux cents pieds aux ou-

vrages qui devaient mettre ses travailleurs à l'abri du trait, cela était certainement suffisant.

Si d'ailleurs nous portons nôtre attention sur la grande largeur de ces travaux , et le peu de profondeur des excavations qu'ils exigeaient, nous verrons que les fossés ou ceps et les trous de loup n'occupaient que la moindre partie de l'espace que nous allons calculer , c'est-à-savoir, deux zônes ou bandes de terre en deçà et au-delà de la contrevallation et de la circonvallation , larges chacune de 200 pieds : le reste de la superficie étant occupé par les chausses trappes, et formé surtout par les intervalles non travaillés. C'est pourquoi je crois aller bien au-delà des justes bornes, si je donne à chaque pied quarré la profondeur d'un pied, et si, de la sorte, je réduits les pieds quarrés en pieds cubiques.

Or deux cents pieds de largeur sur un développement de 125, 000 pieds donnent 25, 000, 000 pieds cubes de terres à excaver.

On a donc en résumé pour la quantité des terres remuées par les soldats de César dans les deux lignes de son camp.

	PPP.
1.° Avant fossé contre les sorties	10,200,000
2.° Fossés en avant des deux lignes . .	40,000,000
3.° Travaux en avant des deux lignes .	25,000,000
Total général en pieds cubes . . .	75,200,000

Ainsi César a eu soixante quinze millions de pieds cubes de terre à excaver et à poser.

Observons bien cependant que ces évaluations sont faites en pieds Romains; or quoique la différence de ce pied au nôtre soit peu considérable, la différence qu'elles apportent dans les produits est très grande et surpasse certainement le quart du pied cube français. Retranchons donc de cette somme son quart, ou, pour ne pas former de nombres difficiles à retenir, retranchons un peu moins et ôtons seulement 18,200,000 pieds cubes; il restera une masse de cinquante sept millions de nos pieds cubes.

Mais soixante mille hommes, en quarante jours de travail, donnent un résultat bien

plus grand. Car en supposant que chaque individu (et cette supposition est bien audessous de celles que font aujourd'hui nos ingenieurs d'après l'expérience), qui travaille huit heures par jour puisse creuser et placer ou jetter soixante pieds cubes de terre, on verra qu'en quarante jours une armée de soixante mille hommes pourrait avoir creusé et placé cent quarante quatre millions de pieds cubes de terre: il y a donc un excédent de quatrevingt sept millions de pieds cubes en faveur de tous les travaux secondaires et des opérations militaires que nous n'avons pas fait entrer en compte. Ainsi les deux cinquiemes de l'armée ont pû effectuer, avec huit heures de travail seulement, tous les terrassements.

Cependant les auteurs qui se récrient avec l'admiration la plus exagérée sur ces travaux de César ne supposaient pas comme nous quatre fossés pour les deux lignes; et dans leur hypothèse il nous faudrait diminuer encore de quinze millions et plus de pieds cubes la quantité des terres excavées et placées. Qu'on juge maintenant du merveilleux qu'ils croyaient appercevoir, et rappellons-nous sans

cesse qu'il ne faut en fait d'histoire, s'abandonner à l'enthousiasme, que par un retour de la raison, lorsqu'elle a trouvé des faits vraiment audessus de nos moyens et de nos forces ordinaires.

L'immense différence que nous venons d'établir entre les travaux possibles et les travaux réellement effectués, est plus que suffisante pour couvrir tout ce que nous n'aurions pas mis en ligne de compte. Comme, par exemple, le transport des bois, et la main d'oeuvre necessaire pour les façonner. (*)

J'ai donné seulement huit heures de travail par jour à chaque individu; parceque César ne pouvait pas employer toute la journée les mêmes hommes à la construction de ses lignes. Il lui fallait à la fois pouvoir à la subsistance de l'armée, repousser les sorties

(*) *N'ai-je pas compris d'ailleurs une grande partie de ce temps dans le calcul précédent; puisqu'il est sûr qu'on n'a pas creusé, ni placé les deux tiers du terrein que j'ai évalué en avant de la ligne, sur une largeur de deux cents pieds.*

et faire battre la campagne par des partis. » *Erat uno tempore et materiari, et fru-* » *mentari, et tantas munitiones fieri neces-* » *se, diminutis nostris copiis, quae longius* » *a castris progrediebantur: et nonnunquam* » *opera nostra Galli tentare, atque eruptio-* » *nem ex oppido pluribus portis facere sum-* » *ma vi conabantur* ».

En divisant en trois parties son armée, il pouvait donc en avoir toujours une au travail et les deux autres au fourrage, au bois, aux vivres, etc....; ou en repos, prêtes à prendre les armes. Le travail devenait par ce moyen très supportable, et nous avons démontré qu'il a pû produire un résultat suffisant.

Je le répète, qu'on cesse donc de regarder comme un prodige les lignes de César autour d'Alesia. Une armée de soixante mille hommes serait capable aujourd'hui d'en faire autant; une armée romaine de ces tems-là, dût les exécuter avec une grande facilité, puisque tous les individus qui la composaient étaient habitués aux travaux de la fortification, endurcis aux fatigues, et accoutumés a regarder ces opérations comme nécessaires: En-

fin que ne devaient pas faire ces mêmes guerriers, sous César le plus actif des hommes, et dans une circonstance où le salut de l'armée, la fin de la guerre au moins, pouvait dépendre du travail des soldats?

Mais avant de terminer cette première partie, je veux encore faire une observation qui me parait extrêmement importante. Ce n'est pas au moment même où César arrive devant Alesia , que Vercingentorix est réduit à trente jours de vivres; les travaux de la contrevallation étaient déja commencés lorsqu'eût lieu le combat de cavalerie où les Gaulois furent repoussés avec perte. » *Opere instituto, fit equestre proelium* ». Cependant il se passa encore plusieurs jours, et les travaux de César avançaient beaucoup, puisqu'il dit expressément » Vercingentorix prit la résolution de renvoyer sa cavalerie, *avant que* » les Romains *n'eussent fini* leurs ouvrages ». Cette epoque » *priusquam munitiones ab Romanis perficiantur* », n'indique certes pas le *commencement* des travaux; » *ejus munitionis, quae ab Romanis instituebatur* », dit César en commençant; et il n'est encore ques-

tion que du premier travail » *ejus munitionis quae instituebatur ....* » et non de plusieurs travaux » *Munitiones* ». Ainsi donc alors, c'est à dire, quand il restait encore à Vercingentorix pour trente jours de vivres, les travaux des Romains étaient déja très avancés, et les redoutes (*) » *Castella* » mi-

(*) *Je n'ai point parlé pour cette raison de la fortification des redoutes,* (Castella) *qui servaient de points d'observation, et qui ne paraissent pas avoir dû faire partie des lignes. On ne voit pas en effet qu'aucune d'elles ait été attaquée, et l'on a vû que M. Guichard suppose que c'étaient des* quartiers. *Elles semblent avoir été principalement des points centraux, d'où les troupes se portaient aux points menacés. Les travaux de ces redoutes devaient donc être peu de chose, ou du moins de nature à être faits en très peu de temps; à-peu-près comme les enceintes des camps qu'on fortifiait, après une marche, pour passer la nuit à l'abri d'insultes, en présence de l'ennemi. Aussi voyons*

ses en état de défense. Cependant lors même qu'à cette époque il n'y aurait eu d'achevé qu'un quart, qu'un cinquième seulement du travail, ce qui ne correspondrait pourtant guère encore à ces expressions déjà citées, » *priusquam munitiones perficiantur;* » car le cinquième se dit du commencement et non de la fin d'une opération; malgré tout cela n'était ce pas infiniment? et ce travail déjà fait ne donne-t-il pas à nos calculs une

nous qu'elles servent dès le commencement du siège. De jour on y mettait des postes pour parer aux sorties, de nuit on les occupait par de fortes gardes et des vedettes. On a donc pû ne pas compter les travaux de ces redoutes, comme trop peu de chose, en comparaison des travaux généraux des lignes. D'ailleurs on voit, par les détails où nous entrons dans le passage correspondant à cette note, que les redoutes étaient achevées avant le commencement des quarante jours, pendant lesquels nous avons fait effectuer tous les travaux par une partie de l'armée.

latitude bien plus grande que les limites où nous nous sommes resserrés ?

Mais pourquoi, je le répète, pourquoi César qui marque tout avec une précision admirable, dès qu'il veut faire apprécier certaines circonstances, glisse-t-il sur les renseignements les plus importants, dès que ce vague peut rehausser encore l'idée qu'on aime à se former des choses déjà grandes par elles-mêmes ? Ce n'est-là ni la simplicité, ni la bonne foi de l'historien. C'est bien moins encore la lucidité judicieuse d'un écrivain didactique ; mais César n'écrivait pas pour éclairer les hommes, et surtout aux dépens de sa gloire.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

Examen des Opérations militaires faites autour d'Alesia.

La première partie de ce mémoire m'a entraîné dans des discussions grammaticales. Il a fallu mêler la tactique avec l'érudition toujours un peu pédantesque.

Mais cette seconde partie sera pour ainsi dire entièrement militaire, et pour la rendre telle, je rejetterai presque toutes les discussions de langue dans les notes.

J'exhorte mes lecteurs à ne point se confondre avec la construction, quelle qu'elle fût, des retranchements de César; mais seulement à se representer que la ville d'Alesia fut environnée d'une ligne de contrevallation qui avait quatre lieues de circonférence; que César fit en outre une ligne de circonvallation qui avait 5 lieues de circonfé-

rence : enfin qu'il s'enferma dans ces deux lignes qui étaient fortifiées avec le plus grand soin et selon toutes les règles de l'art.

Cela posé, passons à l'examen des faits; cette exposition sera faite autant que possible d'après le texte de César que je suivrai pas-à-pas. On verra qu'il y a de grands changements à apporter au récit de M. Guichard.

Alesia était une place située sur le sommet d'une colline si haute, qu'il ne paraissait point possible de s'en emparer sans un siége en forme. La base de la colline était baignée par deux rivières de deux différents côtés; en avant de la ville s'étendait une plaine de trois milles, de tout autre côté la place était d'un très-difficile accès.

Les Gaulois avaient leur camp sous les murs. Ils occupaient tout le coteau du côté de l'orient, et s'étaient retranchés avec un fossé, et un rempart de six pieds de hauteur. Les Romains, dans l'intention de renfermer l'armée Gauloise, occupaient une position fortifiée, autour de la place, de onze mille pas de circonférence; et dans les

lieux les plus avantageux ils avaient construit 23 forts où il y avait de bonnes garnisons, et où l'on montait la garde jour et nuit pour se garantir des surprises. (1) Cette ligne de onze mille pas devint leur contrevallation.

Les Gaulois voyant le travail commencé, firent sortir leur cavalerie dans la plaine, où ayant rencontré la cavalerie Romaine, ils lui livrèrent un combat très-sanglant; on donna de part et d'autre de grandes preuves de valeur; l'avantage se déclara un moment pour les Gaulois; mais César envoya un renfort de Cavalerie allemande et fit mettre les légions en bataille hors des retranchements, craignant une sortie générale du côté de l'infanterie ennemie. Ce mouvement des Romains enhardit leur cavalerie, elle mit en fuite les Gaulois, dont le désordre fut encore augmenté par leur grand nombre. Ils furent poursuivis par les Germains, jusques

(1) » Ejus munitionis, quae ab Romanis in-
» stituebatur, circuitus XI. millia passuum
» tenebat. Castra opportunis locis erant
» posita; ibique Castella XXIII facta. »

sous leurs retranchements, où il s'en fit un grand massacre; parce que les Gaulois, trouvant la porte trop étroite, abandonnèrent leurs chevaux, et tentèrent d'entrer dans les retranchements en traversant les fossés et en montant sur le rempart. (1) Un léger

(1) *M. Guichard prétend que ce furent les Germains qui tentèrent d'escalader le rempart du camp. La chose est de peu d'importance. Le texte est peut-être un peu obscur dans ce passage:* » Germani acrius » usque ad munitiones sequuntur. Fit ma- » gna caedes, nonnulli, relictis equis, » fossam transire, et maceriam transcen- » dere conantur. » *Ce* » nonnullis » *parait convenir aux Gaulois: quoiqu'il ne designe ni les Gaulois, ni les Germains, je suis porté à penser que ce sont les Gaulois; parce que ceux-ci se pressaient pour rentrer dans leur camp dont ils trouvaient les portes trop étroites* » hostes in fugam » conjecti se ipsi multitudine impediunt; » atque angustioribus portis relictis coarc- » tantur. » *Ce* » relictis equis » *parait*

mouvement, que César fit faire aux légions, porta la confusion à son comble dans le camp des Gaulois; croyant que les Romains vont donner un assaut aux lignes, les uns crient aux armes, et les autres fuient vers la place. Vercingentorix fait aussitôt fermer les portes, pour que les lignes ne soient pas entiérement abandonnées. Les Germains après avoir fait un grand carnage, se retirèrent en menant avec eux plusieurs chevaux.

convenir aux Gaulois qui abandonnaient leurs chevaux pour fuir. Quelle probabilité d'ailleurs que quelques cavaliers allemands (car il n'y avait là aucune infanterie) pûssent se mettre dans la tête de forcer un retranchement qui en imposa à toute l'armée Romaine?

J'observerai ici, une fois pour toutes, que je ne m'arrêterai pas à réfuter toutes les fausses interprétations que M. Guichard a données; mais seulement les plus remarquables, et surtout celles dont on pourrait tirer des conséquences importantes.

Vercingentorix, après cette action, croyant inutile de garder sa cavalerie qui consommait immensément pour sa subsistance, résolut de la renvoyer avant que la contrevallation fut achevée. Ce grand corps de cavalerie, qui montait au commencement de la guerre à plus de 15000 hommes, passa, pendant la nuit, par les endroits où la ligne de contrevallation n'était pas terminée, et avec tant de bonheur, que les Romains ne s'en apperçurent aucunement.

Les Gaulois, qui sortirent d'Alesia racontérent aux confédérés l'état dans lequel Vercingentorix se trouvait, avec 80 mille hommes, la fleur de la nation. Ils exposérent que la place d'Alesia ne pouvait lui fournir de subsistance que pour un mois à peu près, (1)

(1) *Il n'est pas dit après combien de jours l'armée Gauloise de secours se fit voir autour d'Alesia ; il est sûr que le mois prescrit par Vercingentorix étoit écoulé. J'ai mis 40 jours pour calculer l'ouvrage que l'armée de César avait pû faire pendant ce temps-là.*

et que ce tems écoulé, une armée si considérable aurait été obligée de périr ou de se rendre aux Romains, si elle n'était pas secourue;, on prépara en conséquence une armée d'élite formidable, pendant que César resserrait la ville, au moyen des ouvrages dont nous avons parlé dans la premiere partie.

Vercingentorix ne cessa jamais de tourmenter les Romains par des sorties vigoureuses. Aucune d'elles cependant ne produisit d'effets considérables. En attendant, le temps fixé par Vercingentorix, pour être secouru, s'écoula. Il ignorait absolument tout ce que l'on faisait au-dehors, et la pénurie des subsistance était extrême. La Garnison tint un conseil dans lequel un très-petit nombre d'officiers opinérent pour la capitulation; les autres émirent des avis farouches et sanguinaires; Critognatus, entr'autres, proposa de tuer tous ceux qui étaient incapables de porter les armes, et de manger leurs corps pour se soutenir jusqu'au moment où ils s'attendoient à voir immanquablement arriver du secours. On résolut de se défendre, à quelque prix que ce fût, dût-on employer

les moyens indiqués par Critognatus ; et en attendant, on expulsa de la ville tous ceux que l'âge, le sexe, ou les infirmités, rendaient incapables de combattre. (1) Ces mal-

(1) » Mandubii, qui eos oppido receperant, » cum liberis atque uxoribus exire coguntur. » tur. Ii, quum ad munitiones Romano» norum accessissent, flentes, omnibus « precibus orabant, ut se in servitutem » receptos cibo juvarent. Hos Caesar, dis» positis in vallo custodiis, recipi pro» hibebat. » *On ne dit point quel fut le sort de ces malheureux; c'est une des circonstances qui donnent à ce récit un air fabuleux. Une ville, qui peut recevoir à l'improviste* 80 *mille hommes, et qui a de quoi leur assurer la subsistance pendant un mois, doit contenir une grande population; on chasse les hommes, les femmes et les enfants, c'est-à-dire, tout le monde, et cette multitude reste entre la ville et le camp des Romains. On annonce ce fait, et on ne parle plus de ce qui s'ensuit. Certes, si la population de Bor-*

heureux se présentérent aux lignes de César, le suppliant les larmes aux yeux de les recevoir comme esclaves, afin de n'être point obligés de mourir de faim. César les repoussa, et l'on ne dit point quel fut leur sort.

Cependant, les Gaulois marchent au secours d'Alesia avec une armée composée non d'une levée en masse, comme on l'avait d'abord proposé, mais de l'élite des différentes provinces confédérées. On réunit un corps de troupes qui montait à 240 mille fantassins et 8 mille cavaliers, conduits par quatre généraux dont le principal était Comius, homme fameux par sa valeur et son patriotisme.

deaux, de Marseille, ou seulement même de Grenoble, se trouvait aujourd'hui obligée de mourir de faim, ou de se frayer un chemin à travers une contrevallation, je pense que l'historien de cet événement aurait quelque chose de plus à dire que » Caesar, hos, dispositis in vallo custodiis, » recipi prohibebat. »

L'Armée se porta sur Alesia, et prit position en occupant des collines extérieures à 500 pas de la circonvallation Romaine. Le jour suivant, la cavalerie Gauloise sortit du camp, et alla se poster dans cette plaine qui s'étendait (comme nous l'avons dit) à une lieue en avant de la ville. En même tems, l'Infanterie se forma sur les hauteurs. Les assiégés ayant pris courage par ce qu'ils voyaient de la place tout ce qui se passait au dehors, comblèrent les fossés, et se préparèrent à une sortie générale. (1)

(1) *Voici les paroles de César* » Itaque (in- » teriores) productis copiis ante oppidum » considunt; et proximam fossam cratibus » integunt, atque aggere explent; seque ad » eruptionem, atque omnes casus compa- » rant. » *Il me parait qu'il s'agit ici d'avoir comblé le fossé de leur propre retranchement; car il faut se souvenir que les Gaulois avaient un camp retranché sous les murs de la ville. Le rempart et le fossé de ce camp auraient empêché leurs mouvements, et les auraient obligés à défiler*

César, après avoir fait ses dispositions du côté de la ville, ainsi que du côté de la campagne; après avoir assigné à chacun sa place, et donné des instructions précises à tous

par les portes. Ils applanissent donc le retranchement pour être moins gênés. Cependant M. Guichard prétend que ce travail regarde le premier fossé creusé par César du côté de la ville. Quelques autres auteurs pensent encore avec moins de fondement qu'il s'agit d'un fossé de la contrevallation; j'observerai que si le fossé comblé avait appartenu à la contrevallation, il aurait fallu faire une sortie pour le combler, au lieu que les Gaulois comblérent le fossé pour se préparer à sortir. » Ante oppidum considunt, proximam fos- » sam explent, seque ad eruptionem com- » parant. » *On a donné de l'importance à cet objet par de longues discussions, quoique dans le fond il ne porte à aucune conséquence et qu'il paraisse extrêmement simple. Ce qui sert d'ailleurs à complèter la démonstration, c'est que les Gau-*

les commandants, fit sortir sa cavalerie. Le combat s'engagea et continua sans avantage marqué et décisif, depuis midi presque jusques au soir. Les Gaulois avaient entremêlée parmi les cavaliers, des Archers et de l'Infanterie légère, qui firent quelque mal aux Romains. Mais enfin les Germains se serrant en masse d'un côté (1), poussérent la cavalerie

lois lorsqu'ils firent ensuite leur sortie pendant la nuit dûrent combler le fossé que César avait fait en premier lieu » interiores, » dum ea, quae a Vercingentorige, prae» parata erant ad eruptionem, proferunt, » priores fossas explent. » *Voilà donc une autre opération, voilà d'autres fossés ; par conséquent le premier fossé comblé fut celui de leur propre camp.*

(1) *César, au sujet de la décision de ce combat, ne dit précisément que ces mots.* » Quum a meridie prope ad solis occa» sum dubia victoria pugnaretur, Germani » una in parte confertis turmis in hostes » impetum fecerunt, eosque propulerunt. » *Cependant voici ce que nous dit M. Gui-*

Gauloise avec tant de violence qu'elle fut obligée de prendre la fuite, abandonnant les fantassins qui furent taillés en pièces. Il n'y eut aucun moyen de se rallier, et les Gaulois ne trouvèrent un asyle que dans leurs lignes. Les assiégés ayant été spectateurs de ce combat rentrérent dans la place sans avoir rien tenté.

Comius employa une journée pour préparer des fascines, des échelles, des faulx et

chard. » Le combat avait duré depuis midi » jusqu'au coucher du soleil ..... Les Romains poussés par les Gaulois s'étaient » rapprochés de leurs camp; on se battait » tout près des rétranchements. Alors César qui avait en réserve sa brave cavalerie Allemande, la fit sortir par un autre » endroit de la ligne, un peu détourne de » celui auprès du quel le combat se donnait. » Elle se forma sur beaucoup de front, » sans intervalles, fondit avec impétuosité » sur les Gaulois qui ne s'y attendaient » point, et les força de plier.» Est-il possible de dénaturer les faits à ce point!

d'autres instruments propres à l'attaque des retranchements, après quoi il tira son armée du camp en profond silence, et fit assaillir la circonvallation Romaine, en faisant jetter de grands cris au moment de l'attaque pour être entendu et secondé per la garnison à la quelle Vercingentorix fit faire une sortie générale. Les Romains courent aux armes; on combat comme il est possible de le faire en de telles circonstances; les ténèbres ne laissaient point distinguer ce qui se passait; mais malgré cela, Marc Antoine, et Caius Trebonius Lieutenants de César, (1) qui commandaient

(1) *M. Guichard dit que Marc Antoine et Caius Trebonius étaient les généraux de jour. Voilà encore une méprise bien grande; je ne la passe point sous silence; parcequ'elle pourrait porter à conséquence, et faire croire que le service Romain se faisait comme le nôtre. Je ne sçais pas s'il y avait des généraux de jour en aucun cas, et je crois que non; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Antoine et Trebonius n'étaient que des officiers généraux qui se trou-*

du côté ou l'on fut attaqué, portèrent des forces suffisantes par tout où il leur parût que le besoin l'exigeât. Tant que les Gaulois furent à une certaine distance, ils eurent de l'avantage à cause du grand nombre de flêches qu'ils lançaient; mais en s'approchant, ou ils donnaient dans des chausses trappes, ou, tombant dans les fossés, ils étaient percés par les pieux ; ou enfin ils étaient repoussés et tués par les traits que lançaient des remparts et des tours, les machines et les défenseurs. Le jour parût, et, la circonvallation n'ayant été rompue ni forcée nulle part, les Gaulois craignirent quelques sorties du camp de César, qui les prendrait par derrière, et se retirerent, sans que ce combat

vaient chargés de la défense de cette partie de la ligne qui fut alors attaquée. » At M. » Antonius, et C. Trebonius, legati, qui» bus eae partes ad defendendum obvene» rant, qua ex parte premi nostros intel» lexerant, iis auxilio ex ulterioribus cas» tellis deductos submittebant ».

eût produit d'autre effet que du carnage de part et d'autre.

Les assiégés perdirent tant de temps à faire les dispositions de l'attaque, et à combler le premier fossé, qu'ils s'apperçurent de la retraite de Comius avant d'arriver aux autres ouvrages, et rentrèrent de leur côté dans la place.

Le peu de fruit qu'on avait retiré de ces assauts fit changer de plan aux Gaulois qui, au lieu d'attaquer les Romains de vive force sur un point quelconque de la ligne, se mirent à chercher s'il n'y avait pas, dans un si grand développement de fortifications, quelque endroit faible qui favorisât leur dessein.

Du côté du Septentrion, (1) il y avait une

(1) *La description que M. Guichard fait de cette partie de la ligne est toute tirée de son imagination, et tout à fait contraire à celle de César. Il faudrait un volume pour relever ses méprises à cet égard, et pour en indiquer la source. Nous rapporterons seulement ici le texte de César pour qu'on puisse le comparer à nôtre intreprétation....*

colline qui n'avait pû être environnée par la ligne de circonvallation, à cause de l'immensité du circuit qu'il aurait fallu parcourir pour l'y comprendre. Les Romains avaient donc fait passer leurs lignes au pied de cette colline dans un endroit légèrement incliné et très désavantageux ; puisque comme le fait le démontra ensuite, cette petite inclinaison fut de grande importance, et apporta un grand secours aux assaillans qui se tenaient sur la partie la plus haute, et un grand dommage aux Romains qui occupaient la partie inférieure. Dans cet endroit commandaient C. Antistius Regìnus et C. Caninius Rebilus, Lieutenants généraux, qui avaient sous leurs ordres deux légions. C'est par là que les Gaulois entreprirent de tenter encore une fois la fortune. Ils

» Erat .... Collis, quem quia, propter ma-
» gnitudinem circuitus, opere circumplecti
» non potuerant nostri, necessario pene
» iniquo loco, et leniter declivi, Castra
» fecerunt ..... Exiguum loci ad declivita-
» tem fastigium, magnum habet monumen-
» tum ».

formèrent un corps de 60 mille hommes pris parmi les contingents des villes qui avaient une plus grande réputation de bravoure ; ils en donnèrent le commandement à Vergasilaünus, un des quatre principaux généraux, et proche parent de Vercingentorix.

Il sortit du camp au commencement de la nuit, et, ayant fini sa marche à la pointe du jour, il cacha son armée derriere les montagnes, et la fit reposer jusqu'à midi qui était l'heure concertée pour commencer la grande opération. Alors il dirigea son attaque sur l'endroit que nous avons décrit ; Comius en même temps fit sortir des lignes 180 mille hommes qui lui restaient, avec toute sa cavalerie ; il porta toutes ses forces en bataille sur le camp Romain, comme s'il avait voulu donner un nouvel assaut.

Vercingentorix fit sortir toute sa garnison avec un grand appareil de machines; le combat s'engagea bientôt avec acharnement; l'armée Romaine paraissait trop petite pour suppléer à la défense de lignes si étendues, et ne montrait pas même, dans le commencement de l'action, une grande intrépidité.

César trouva un endroit convenable (1) pour être informé de tout, et reconnaitre ce qui se

(1) *Il est facile de dire que César trouva un lieu à propos pour connaitre tout ce qui se passait, et pour envoyer du secours partout où il le fallait; mais trouver en effet ce lieu dans la position où César était campé, voilà ce qui est difficile.*

Le terrein que le camp occupait était une armille contenue dans deux cercles dont le plus petit avait 4 lieues de circonférence et le plus grand 5 lieues. Au centre commun de ces deux cercles était la ville d'Alesia. Quelque point que l'on choisisse dans une telle position, on aura toujours pour le point le plus proche une distance de 470 pas environ, et pour le point le plus éloigné une distance de deux lieues au moins. Il aurait fallu être dans Alesia pour se trouver en état de se porter également sur toute la circonférence de la ligne. Mais la montagne qui était au milieu de la contrevallation rendait le chemin bien long pour aller d'une extrêmité

faisait sur les différents points; il tâcha d'envoyer des renforts où les circonstances l'exigeaient. Le fort de la mêlée était à l'attaque de Vergasilaünus qui remportait déjà de grands avantages; ses soldats combattaient avec une valeur heroïque; les uns jettent des flêches, les autres se portent jusques sous le rempart en formant la tortue avec leurs boucliers. Des troupes fraiches relèvent celles qui sont fatiguées; les fascines, les claies, etc. sont jettées en telle quantité qu'à la fin les fossés en sont comblés, et les pièges et les obstacles sont rendus inutiles; rien n'empêche plus aux Gaulois de monter sur le rempart; les forces, la discipline et les armes des Romains ne sont plus suffisantes

du diamètre à l'autre extrêmité, à cause des détours qu'il fallait faire. Quelques commentateurs disent que César se mit dans un endroit d'où il pouvoit tout voir Cela est tout-à-fait impossible; la ville d'Alesia devait dérober, à tous les points du camp de César, la vûe de la moitié de la contrevallation, au moins.

pour soutenir un tel choc. César fait renforcer ce poste par Labienus à la tête de six cohortes, et lui ordonne, au cas qu'il se vit reduit à l'extrêmité, de faire une sortie et de se battre hors des retranchements.

Cependant, les assiégés perdant l'espoir de forcer la ligne du côté de la plaine, tentent l'assaut aux endroits les plus escarpés; ils commencent par avoir des avantages considérables; ils occasionnent du désordre parmi les défenseurs des tours et des remparts, par le grand nombre de leurs traits; ils comblent aussi les fossés avec des fascines et des claies, et se frayent une route jusqu'à la palissade qu'ils coupent avec de grandes faulx, ainsi que le clayonage et la garniture du parapet.

César envoye au secours des siens le jeune Brutus avec six cohortes, et après Fabius avec cinq autres cohortes. Comme le danger ne diminuoit pas de ce côté là, il est obligé de s'y porter en personne avec un plus grand renfort. Après un combat très rude, les Gaulois furent contenus, et César ayant crû la victoire assûrée sur ce point, laissa

ses lieutenants pour courir lui-même au secours de Labienus.

Il emmena avec lui une partie de sa cavalerie, et commanda à l'autre partie de sortir du camp, de tourner les fortifications et d'assaillir les Gaulois par derrière; cependant Labienus, voyant que l'ennemi allait le forcer, et ayant lui même réuni 40 Cohortes, en prenant toutes celles qui s'étaient trouvées dans les postes les plus voisins, manda à César qu'il se préparait à faire une sortie. César hâta sa marche, il arriva, et ayant été reconnu à la couleur de son habit (qu'il était en usage de porter très magnifique dans les batailles) et par son escorte de cavalerie, les Gaulois poussent avec une nouvelle fureur leurs attaques; des cris s'élèvent de tous côtés; les Romains après avoir lancé leurs pilons, mettent l'épée à la main.

Tout d'un coup, la cavalerie Romaine parait sur les derrières des Gaulois pendant que d'autres cohortes viennent renforcer César de l'intérieur du camp. Les Gaulois sont mis en déroute. Les fuyards tombent dans la cavalerie qui en fait un massacre. Verga-

silaiinus est pris avec les principaux chefs et 54 étendards. Les assiégés ayant vû la déroute de leurs compatriotes, battent en retraite, et perdent tout espoir de salut. La nouvelle de cet évenement s'étant répandue, le camp des Gaulois se met entièrement en fuite; de manière que sans la lassitude des Romains, qui les empêcha de poursuivre l'ennemi, toute l'armée Gauloise aurait été détruite; malgré cela, la cavalerie Romaine s'étant mise en mouvement à minuit, battit complêtement l'arrière garde Gauloise, faisant beaucoup de prisonniers, et un grand carnage.

Le lendemain Vercingentorix ayant assemblé le conseil, il déclara qu'il n'avait pas entrepris la guerre pour son utilité privée, mais pour le soutien de la liberté nationale; que puisque le moment de céder à la fortune était venu, il s'offrait a faire le sacrifice qui pourrait le plus convenir aux intérêts de ses compagnons d'armes; que par conséquent il les exhortait, ou à le tuer de leurs propres mains pour donner une satisfaction aux Romains, ou à le livrer vivant aux vainqueurs.

On envoya des députés à César pour traiter sur la reddition; il leur imposa les conditions qu'il jugea à propos, et reçut Vercingentorix vivant. On ignore la destinée de ce grand homme qui fut sans doute supérieur à sa fortune.

Tel est l'historique du fameux blocus d'Alesia. On a dû voir dans les notes quelques remarques sur plusieurs circonstances de ce récit; je vais maintenant l'examiner avec la plus grande attention pour tirer des observations que cette analyse me fournira, quelques conséquences qui me paraissent intéressantes.

1.° Le terrein où se livra le combat de Vergasilaünus, est d'une très petite étendue; le front des retranchements de Caninius pouvait avoir tout au plus un mille (un tiers de lieue) de longueur; soixante mille hommes en bataille sur un tel front devaient avoir une profondeur immense; et si l'on observe le plan de M. Guichard, copié d'après M. Danville, on verra qu'il n'y avait pas la distance d'un mille depuis la crête de la montagne jusques aux retranchements.

Les Gaulois n'avaient sûrement pas leurs derniers rangs sur le sommet de la colline ; parce que dans ce cas ils auraient vû venir de loin la cavalerie Romaine, et l'auraient facilement empêchée de monter. Il faut donc dire que 30 mille hommes des Romains, pour le moins, et 60 mille Gaulois ont occupé en se battant moins d'un mille quarré de terrein, ce qui donne l'idée plutôt d'un amas informe que d'une disposition militaire. En outre si 30 mille Romains combattaient sur un mille de terrein, il en restait bien peu pour garnir le reste des lignes qui avaient encore 24 milles de circuit. C'est une chose bien étonnante de voir 30 mille hommes disposés sur l'étendue d'un seul mille, et 30 mille autres hommes disséminés sur 24 milles d'étendue, pour les défendre contre 300 mille hommes qui devaient et pouvaient les attaquer.

2.° Il parait impossible qu'un corps de Cavalerie de dix à quinze mille hommes pût passer à travers les postes de César pendant la nuit, sans être apperçu. Remarquons que ce n'est pas le premier jour du blocus que

cette cavalerie s'est sauvée, il y avait déjà plusieurs jours que le blocus durait, et même il avait eu des affaires très vives entre les assiégés et les Romains. Il importait beaucoup à César de renfermer dans la place cette cavalerie, qui était non seulement inutile, mais extrêmement nuisible; et qui pouvait au contraire devenir le bras droit d'une armée de secours. Jettons un coup d'œil sur la position qu'avait pris César autour d'Alesia, lorsqu'il se décida à entreprendre la contrevallation. » *Ejus munitionis, quae ab » Romanis instituebatur, circuitus XI millia » passuum tenebat. Castra opportunis locis » erant posita; ibique castella 23 facta, in » quibus interdiu stationes disponebantur, ne » qua subito irruptio fieret: haec eadem noctu » excubitoribus, atque firmis praesidiis te- » nebantur.* » On est tout étonné de voir un plan d'observation si bien conçu, et d'entendre dire après que malgré tout cela, un corps si nombreux de cavalerie a pû passer sans que personne s'en soit douté. D'autant plus que les routes pratiquables pour la cavalerie, autour d'Alesia, devaient être en très-

petit nombre; et que ce serait une faute impardonnable, si les 23 fortins n'eussent pas été placés de manière à dominer toutes les issues les plus considérables d'une ville bloqué. Quelle est donc la place qui peut compter 23 chemins capables de donner une sortie pour la cavalerie? Et pour une cavalerie si formidable! Un tel fait serait à peine croyable si on le racontait de Thèbes, qui, dit-on, avait cent portes. Mais souvenons nous de la description d'Alesia qui n'était accessible que d'un côté, et qui était environnée de précipices partout ailleurs.....

3.° On dit qu'Alesia était une ville considérable de la Gaule; mais si nous nous rapportons au temps où J. César fit la conquête des Gaules, nous appercevrons bien qu'un gros bourg Européen d'aujourd'hui, doit être beaucoup plus peuplé qu'une des plus grandes villes d'alors, dans ce pays là. Les Gaulois étaient des barbares sans commerce, et très peu civilisés. Là, où il y a des villes puissantes, il faut que l'agriculture et le commerce fleurissent, et que la société ait fait de grands progrès.

Je proposerai de jetter les yeux sur un tableau que le fameux historien David Hume fait de l'Angleterre, dans un temps où elle était déjà devenue un puissant Royaume, en relation avec toute l'Europe, sous le règne d'Edouard II, c'est-à-dire 1330 ans après la conquête des Gaules par les Romains. On y verra que, même dans ce temps-là, le bled et en général les productions céréales étaient extrêmement rares, et que cette nation se nourrissait principalement de viande. On peut en tirer la conséquence que dans les Gaules, au temps de l'invasion Romaine, l'agriculture devait être encore moins soignée ; et que la nourriture des habitants devait être, encore plus qu'en Angleterre, tirée des troupeaux. Mais quelle incroyable difficulté d'avoir des magazins pour nourrir, pendant un mois et demi, une armée de 80mille hommes, dans un pays où les farines manquaient presque totalement. Le bétail, pour la consommation de 80mille hommes, a besoin lui même de magazins immenses, pour être conservé; magazins qu'il serait impossible de faire aujourd'hui, en quelque pays que ce soit, sans y em-

ployer plusieurs semaines, et que dans ce temps là on ne pouvoit jamais faire; puisque les troupeaux étaient toujours en paturage.

Est-il possible qu'une armée de 80mille hommes tombe à l'improviste sur une ville de l'espèce d'Alesia, qu'elle y soit enfermée le même jour qu'elle y arrive, et qu'elle y trouve en réserve des provisions pour y subsister quarante jours?

Est-il possible que dans le territoire de cette même ville, puisse camper une armée de siège de 60 mille hommes, avec une nombreuse cavalerie, qu'elle y subsiste 40 jours, et qu'au bout de ce temps elle fasse des provisions pour subsister encore un mois sans sortir de son camp?

De plus si nous jettons les yeux sur les circonstances du combat, nous y en verrons un grand nombre d'incroyables.

César ne parle point des dispositions qu'il fit pour assembler sa cavalerie. Il raconte qu'en revenant de l'attaque de Vercingentorix pour aller au secours de Labienus, il commanda qu'une partie de la cavalerie de son escorte le suivit, et ordonna à une autre partie de faire une sortie.

Il ne dit point si toute sa cavalerie était avec lui, et il y a apparence que non; car à quoi devait servir la cavalerie contre Vercingentorix qui attaquoit les endroits escarpés?

Voici les paroles de César au sujet de la cavalerie. » *Equitum se partem sequi, par-* » *tem circumire exteriores munitiones, et hos-* » *tes a tergo adoriri jubet.* »

Mais supposons que toute la cavalerie de César ait été réunie un moment pour être poussée en partie hors du camp. Il faut observer que l'action commença à midi et finit avant la nuit. Caninius avait été attaqué, il avait déjà reçu le secours de Labienus; César avait perdu beaucoup de tems pour savoir de quel côté se faisait l'attaque principale; il avait porté du secours du côté assailli par Vercingentorix, qui après avoir tenté envain la plaine, réussissoit à son gré du côté de la montagne: enfin César avait combattu contre Vercingentorix, et avait assuré la victoire de ce côté-là. Tout cela exige du tems, et ce n'est qu'après toutes ces actions, et après avoir examiné, tout ce qu'il y a à examiner sur un front de 9 lieues, atta-

qué par 250 mille hommes, qu'il peut avoir eu l'intention d'assembler sa cavalerie plutôt d'un côté que de l'autre; puisque sans ces précautions, ç'auroit été se fier au hazard. Il parait difficile que toutes ces opérations aient pû se faire avant que la journée fut finie, le combat ayant commencé à midi.

S'il faut du temps avant d'avoir réuni cinq ou six mille chevaux, il en faut encore plus pour les faire sortir par la porte étroite d'un camp, et pour les faire défiler dans un pays raboteux et à peine praticable. Nous ne savons rien au surplus de la longueur du chemin que dût faire cette cavalerie, mais il est étonnant que les Gaulois ne se soient point apperçus de sa sortie. Quelle idée devons nous donc nous former de ces Gaulois (1)? Nous

(1) *Parmi les obscurîtés qui enveloppent le récit de César, il y en a une qui mérite des remarques particulières.* » *M. Guichard dit:*
» *Il n'est-pas douteux que si Comius, pous-*
» *sant jusqu'aux retranchements, les eût*
» *attaqués en même temps que Vergasi-*
» *laünus et Vercingentorix, les Romains*

avons vû qu'ils craignaient les sorties, et que leurs défaites venaient toujours de ce qu'on les prenait par derrière ; et pourtant ils sont si

» n'eussent été forcés et perdus sans res- » source » Mais Comius .... fit halte après » s'être approché jusques à la portée du » trait. » Cette observation de M. Guichard me parait très judicieuse. Souvenons nous que les lignes de César avaient au moins 120,000 pieds d'étendue. Son armée étant composée de 60 mille combattants, chaque homme, en les rangeant sur une seule file avait par conséquent deux pieds d'espace à garder; d'ailleurs plus de la moitié de l'armée était reunie sur les deux points où se faisaient les attaques de Vercingentorix et de Vergasilaünus. Mais est-il vrai que Comius soit resté dans l'inaction? Voyons ce qu'en dit César. A midi Vergasilaünus s'avança pour attaquer Caninius. » Eodemque » tempore equitatus ad campestres muni- » tiones accedere, et reliquae copiae sese » pro castris ostendere coeperunt. Vercin- » gentorix ex arce Alesiae suos conspicatus, » ex oppido egreditur. E castris longurios,

bornés qu'ils ne prennent aucune précaution, et ne font pas même observer les portes du camp ennemi, quoiqu'ils ayent tant de monde sous leurs drapeaux ......

» musculos, falces, reliquaque, quae erup-
» tionis causa paraverat, profert. Pugna-
» tur uno tempore, omnibus locis, atque
» omnia tentantur: quae minime visa pars
» firma esse, huc concurritur: Romanorum
» manus tantis munitionibus destinetur, nec
» facile pluribus locis occurrit. *Comment après cela reprocher à Comius son inaction? Mais aussi quelles troupes César pût-il opposer à Comius? Voilà des choses inintelligibles, quelque soit le point de vue sous le quel on les envisage. M. Guichard rencherit encore sur les difficultés réelles par un trait de son imagination » une faute,*
» *dit-il, qui aurait dû couter cher aux Ro-*
» *mains, vint tourner à leur avantage. Pen-*
» *dant l'absence de César, les cohortes qui*
» *se tenaient le plus près du quartier atta-*
» *qué, voyant l'inaction de Comius, com-*
» *mencèrent à s'y ennuyer et insensiblement*

Que faisaient ils donc de leur cavalerie? Pourquoi ne l'ont-ils point disposée de manière à pouvoir appuyer l'attaque de Verga-

» *quittèrent l'une après l'autre leur poste,* » *pour venir au secours de Labienus qu'el-* » *les voyaient lutter avec inégalité contre* » *les furieux assauts de Vergasilaünus. En* » *peu de tems Labienus eut trente neuf co-* » *hortes* ». *Mais comment présumer un pareil événement, sans que César en fasse la moindre mention? Au contraire il dit qu'il avait marqué avec précision son poste sur la ligne à chacun,* » cuique locus erat at- » tributus ». *Quelle idée aurions-nous de l'armée de César, dont les corps en* s'ennuyant *de garder leur place (en présence de l'ennemi) s'en iraient combattre ailleurs, où ils ne seraient point appellés? César dans plusieurs endroits de ses commentaires a remarqué avec le plus grand soin, que dans telle ou telle opération les soldats, ou les commandants de quelques corps, avaient outrepassé ses ordres, ou ne les avaient pas bien exécutés. Pourquoi négligeroit-il ici cette cir-*

silaünus? S'ils l'eussent fait, que serait devenu le détachement de César, puisque la

constance, si importante pour bien faire connaître le fond de l'affaire? Pourquoi ne fait-il aucune mention, ni de l'inaction de Comius, ni du changement de place spontané des cohortes? Car il n'y a sur cet objet absolument que ces paroles.» Labienus, post» quam neque aggeres, neque fossae vim » hostium sustinere poterant, coactis una » de quadraginta cohortibus, quas ex pro» ximis praesidiis deductas sors obtulit, Cae» sarem per nuntios certiorem facit, quid » faciendum existimet. » *Il parait par ce passage que les cohortes furent assemblées par les ordres de Labienus* (coactis cohortibus); *qu'elles sortirent des postes voisins par son commandement:* » deductas ex pro» ximis praesidiis », *ne peut signifier que cela. Si elles eussent quitté leurs postes spontanément elles n'en auraient pas été tirées* (deductas). *Elles faisoient peut-être partie de différentes divisions; car on prit les plus voisines de tous les côtés, on prit cel-*

cavalerie Gauloise avait tenu tête une demie journée, dans la premiere rencontre, à

les qui étaient le plus sous la main, sans avoir égard aux dispositions précédentes, et sans autre choix que celui du sort. » Quas » sors obstulit ». *Quelle prodigieuse différence entre ce récit et celui de M. Guichard. Mais quelquesoit celui qu'on adopte, il sera impossible d'y trouver la moindre trace de probabilité, à moins que l'on ne suppose l'ignorance et la stupidité à son comble dans les Gaulois, ce qui répugne d'un autre côté au reste de l'histoire; car enfin ce sont ces mêmes Gaulois qui ont soutenu avec égalité un combat général de cavalerie pendant une demie journée, ne cédant à la fin qu'à une manoeuvre savante, qui ont forcé César à lever des siéges, qui ont repoussé des assauts généraux, qui ont cotoyé pendant longtems une armée formidable, la harcelant sans cesse, l'inquiétant dans ses fourrages, dans ses marches, et jusques dans ses campements, sans pouvoir être forcées à une action décisive.*

toute la cavalerie Romaine? Comment cette cavalerie Romaine pouvait-elle se promettre le succès qu'elle eût dans le terrein où l'affaire se passait?

Souvenons nous que la partie de la ligne où Vergasilaünus combattait se trouvait au pied d'une grande colline; que les Gaulois occupaient la pente de cette colline d'un côté, et qu'il fallait que la cavalerie Romaine montât prémiérement la pente de l'autre côté, et qu'après avoir passé le sommet elle devait venir prendre à dos les Gaulois. Mais il était aisé à un corps d'Infanterie d'empêcher cette cavalerie de monter la grande colline, et il me parait impossible d'imaginer que la cavalerie ait pû si bien faire dans un terrein qui a été décrit par ces paroles. » *Collis erat,* » *quem propter magnitudinem circuitus, ope-* » *re circumplecti nostri non potuerant* ».

Mais les merveilles ne finissent point là. Quand même on voudrait accorder que la cavalerie à pû arriver avant la fin du jour et sans accident, il faut du tems avant que 60 mille hommes ayent été massacrés, encore qu'ils ne se defendissent point. Et dans la po-

sition ou étaient les Gaulois, ils ne pouvaient pas même fuir, ayant les légions en tête, et en queue la cavalerie qui occupait la colline par laquelle ils étaient descendus; de sorte qu'ils se trouvaient dans un coupe-gorge.

Comment cette déroute a-t-elle pû être annoncée avec une si grande rapidité à l'armée de Comius, qui prit la fuite si promptement, à cause de la terreur qu'elle en conçut? Vergasilaünus pour arriver à son poste n'avait-il pas dû marcher une nuit entière? Comment donc pût-on avoir des nouvelles sûres, en si peu de tems, d'une affaire qui était arrivée si loin? Comment Comius au lieu de se décourager ne profita-t-il point de l'echéc de son détachement, et de l'attaque de Vercingentorix, qui ayant attiré sur deux points presque toutes les forces des Romains, lui donnait la certitude de forcer les retranchements partout où il voudrait.

Il restait à Comius 185mille hommes de troupes fraîches, pour attaquer des retranchements pour la plupart sans défense, et occupés par des gens exténués des fatigues de la journée, au point qu'ils ne furent pas en

état de poursuivre l'ennemi lorsqu'il fit sa retraite.

Enfin, même en accordant que le détachement de Vergasilaünus fût détruit, et que Comius ne voulut alors rien entreprendre, ne lui restait-il pas une armée fraîche et d'élite de 185 mille hommes de pied, et de 8 mille chevaux?

Vercingentorix ne s'était-il point crû en état de tenir la campagne, n'avait-il point disputé le terrein à César pied-à-pied avec une armée qui n'était pas la moitié de celle-là? disons bien plus. Jamais les Gaulois ne s'étaient trouvés si formidables avant l'affaire d'Alesia; qu'ils l'etaient dans le moment où ils eurent envie de desespérer de tout (1).

(1) *Il faut pourtant avouer que le dernier fait, c'est-à-dire, la fuite d'une armée si nombreuse, et si avantageusement placée, est le plus probable de tous. Le moral d'une armée étant affecté il n'y a rien qui devienne incroyable. Mais il y a tant de choses exagérées dans ce récit, que je ne crois pas être obligé de le croire vrai dans*

Toutes ces considérations me portent à penser que dans le recit de César sur la guerre des Gaules il y a beaucoup d'exagération.

César aspirait à la réputation de grand Capitaine. On sçait que se trouvant en Espagne au commencement de sa carrière militaire, et voyant la statue d'Alexandre, il ne pût point retenir ses larmes, en songeant qu'il avait vécu ignoré jusques à l'âge où le conquérant Macédonien avait déjà fait ses fameux exploits. Un homme qui avait une telle ambition, pouvoit-il être bon historien de soi même! Outre cela d'autres causes doivent avoir influé sur les exagérations de la guerre des Gaules, et même sur la conduite de cette guerre.

une circonstance si extraordinaire. En tout cas César serait redevable de la victoire, entierément à la fortune, et point du tout à ses dispositions ; puisque quand il avait épuisé ses ressources, il restait encore à ses ennemis une force redoutable ; et ce ne fût que le hasard qui les empêcha de la connoître et de l'employer à propos.

César avait intêret de traîner la guerre en longueur pour se conserver le commandement d'une armée et y établir son autorité. Les motifs en sont si connus que je ne les retracerai point. Il fallait que les Gaulois ne fussent jamais écrasés. Il fallait nourrir l'esprit et les moyens de révolte pour rendre la présence de l'armée necéssaire. Par cette même raison il fallait grossir les forces des Gaulois aux yeux du Gouvernement Romain; et comme on avait besoin de se faire un grand nom, et de balancer la réputation de Pompée, il fallait bien relever la grandeur et l'importance de l'entreprise.

Une preuve que la chose est ainsi, je la tire de ce qui arriva dans les Gaules pendant les guerres civiles. Pourquoi, tandis que toutes les forces des Romains étaient employées à se détruire mutuellement, et que les Gaulois étaient, pour ainsi-dire, abandonnés à eux-mêmes, pourquoi ne se soulevérent ils point et ne reprirent ils pas leur indépendance?

Enfin qu'étaient ces fameux Gaulois, dont on fait tant de bruit? ce n'était que des

paysans mal armés et sans discipline. Ils étaient peut-être en grand nombre, quoique leur nombre soit aussi exagéré. Mais la multitude ne fait pas la force. On peut les comparer à nos insurgents, qui quoique nombreux, sont toujours battus par un côrps de quelques mille hommes de troupe réglée, pourvu que cette troupe ne soit pas conduite par un homme tout-à-fait ignorant. C'est une vérité qui fut reconnue, même dès ces temps-là, par les Gaulois ainsi que par les Romains. Hirtius continuateur de César le dit formellement. » *Gallis omnibus cognitum* » *erat nulla multitudine, in unum locum* » *coacta, resisti posse Romanis.* »

Avec une armée de 60 mille Romains le problême difficile était de se faire battre par les Gaulois, et non point de les vaincre.

En effet le plan de César aurait été absolument mauvais (1) s'il avait eu vraiment l'intention de finir la guerre. Une insurrec-

(1) *Il était très juste et très raisonnable pour ses vues secrètes, qui étaient de trainer la guerre en longueur.*

tion éclate : César assemble son armée : Il trouve l'ennemi en campagne avec 80 mille hommes et une nombreuse cavalerie ; il force cette armée à se réfugier dans Alesia. S'il avait véritablement voulu l'enfermer, était-il possible que la cavalerie en sortit ? Alors la guerre était finie, parce que la contrevallation étant achevée il pouvait détâcher sa cavalerie avec quelques légions, et empêcher l'armée de secours de se former. (1)

Et quand même la fortune aurait assez favorisé Vercingentorix pour rendre possible l'évasion de sa cavalerie, pourquoi César ne détacha-t-il point à la poursuite de cette cavalerie, toute la sienne, ou la plus grande partie (2), avec 20 mille hommes d'In-

(1) *Souvenons nous que l'armée de secours n'existait point, et que le projet de la former ne vint que des représentations que les cavaliers de Vercingentorix, sortis d'Alesia, firent à leurs compatriotes. La demeure de César dans ses lignes rendit le projet exécutable.*

(2) *Les assiégés n'ayant plus de cavalerie,*

fanterie pour empêcher la formation de la grande armée de Comius (1) qui n'existait nullement au cemmencement du blocus d'Alesia; et qu'on n'eut le temps de réunir que parceque César se tint avec toutes ses forces dans ses lignes.

Qu'a gagné César en enfermant l'armée de Vercingentorix? Il ne l'a point détruite, et il a donné lieu à la formation d'une autre armée de 250 mille hommes d'élite, c'est-à-dire trois fois plus forte que celle qu'il bloquoit, et il s'est trouvé sur les bras ces deux armées en même temps. Avoir vaincu, malgré cela, veut dire qu'il ne pouvait pas perdre. César en était sûr; et il agissait en ha-

César n'avait que faire de la sienne dans son camp.

(1) *On a bien vû qu'il ne fallait pas 40 mille hommes pour contenir les assiégés, suivant le récit de César. L'assaut de l'armée de Comius a exigé bien plus de 20 mille Romains pour être repoussé, et il y eut encore assez de monde pour faire tête à Vercingentorix.*

bile politique en se ménageant les occasions de faire briller sa valeur et de conserver son pouvoir.

Il y aurait bien des choses à dire sur le combat qui décida du sort d'Alesia. Il serait aisé de faire voir que les Gaulois, s'ils eussent été au nombre qu'on le dit, et si toutes les circonstances (1) rapportées dans les commentaires de César étaient exactes, auraient dû exterminer l'armée Romaine, à moins qu'ils n'eussent tout-à-fait manqué des

(1) *Entre autres choses, comment concevoir que César fit passer la ligne, défendue par Comius, au pied de la montagne? Pourquoi ne fit-il point du moins une redoute pour en occuper le sommet? Quoi donc, lui qui est un des maîtres de l'art, ne connait point le faible de ses lignes, et les Gaulois le saisissent d'un coup d'œil? Et qui n'aurait pas vû le défaut de ce poste! Or pourquoi ne point y rémedier, puisque on le pouvait si aisément?*

connoissances les plus élémentaires de la guerre. (1)

On en conviendra sans discussion, en voyant que malgré toutes les fautes qu'ils firent

(1) *La seule position de l'armée de César autour d'Alesia, les premiers jours, prouve ce que j'ai avancé. Une armée de 60 mille Romains se disperse sur une circonférence de quatre lieues. Une armée de 80 mille fantassins avec une nombreuse cavalerie est postée précisément au centre de cette circonférence. Elle peut tomber sur tel point qu'elle voudra. Où sont les forces pour la repousser? Comment espérer de faire, assez à temps, une réunion sur cette circonférence, pour pouvoir soutenir l'effort qu'on peut faire du centre; car pour arriver de ce point on n'a partout que le rayon à parcourir? Il était impossible, à mon avis, de se poster plus désavantageusement que n'avait fait César; et remarquez que cette position, les premiers jours, n'était point couverte par des retranchements.*

pendant l'attaque, ils étaient pourtant parvenus à fatiguer l'ennemi au dernier dégré ; à attirer toutes ses forces sur deux points; à le faire affaiblir sur tout le reste de la ligne ; et à avoir en réserve, à leur disposition, un corps de troupes fraîches de 180 mille hommes, avec toute la cavalerie. Les choses ayant été amenées à ce point, il ne pouvait jamais venir dans l'idée de fuir, à quiconque avec la moindre teinture de science militaire, se fut trouvé à la place des Gaulois. La perte des Romains aurait été inévitable et entière.

Mais je crois inutile de m'étendre davantage sur ce sujet, et d'examiner ce que César ou les Gaulois auroient dû et pû (1)

(1) *Si les Gaulois, par exemple, eussent voulu renfermer César dans ses lignes, n'auraient ils point eû le plus beau jeu du monde? Il suffisait de fermer par quelque fossé et par un rempart, les issues du camp Romain. Cette opération aurait donné aux Romains pour le moins les mêmes difficultés d'attaque, qu'ils avaient préparées aux Gaulois. César aurait perdu par là sa prin-*

faire. Je ne crois point qu'on ait raconté ce qui a été fait réellement, et l'on se perdrait si l'on vouloit porter un jugement solide sur

cipale ressource, qui était de tomber sur les Gaulois en masse, et de les combattre avec ensemble et par une tactique raffinée. Le terrein qu'il avait lui même si artistement rendu impraticable, l'en aurait empeché. Si Comius avait pris ce parti, les assiégés auraient fait des efforts prodigieux pour franchir la contrevallation, et auraient tout au moins fatigué horriblement les Romains, avec lesquels au surplus ils n'auraient jamais pû capituler; puisqu'ils n'auraient fait une capitulation que pour avoir des vivres, dont les Romains auraient eû le plus grand besoin pour eux mêmes. L'armée de Comius étant bien approvisionnée, (où pouvant l'être) aurait assiégé César; et 80 mille hommes désespérés, affamés, capables d'écouter les conseils de Critognatus, et conduits par un chef tel que Vercingentorix, n'étaient-ils pas bien formidables? d'autant plus qu'ils

une opération de guerre qui contient à mon avis beaucoup de circonstances fabuleuses.

Je conclus qu'il faut cesser de donner cette campagne de César pour un chef d'œuvre, comme l'ont fait tous les gens de lettres et tous les écrivains militaires jusques à nous. Sçavoir, Juste-Lipse, Vigénère, Le Blond, Folard, Guichard et beaucoup d'autres.

Ce n'est point que je conteste à Jules César le mérite le plus eminent, ni la réputation de grand Général. J'admire son expédition en Espagne contre les lieutenants de Pompée; je suis surtout enthousiaste de sa campagne d'Afrique contre Scipion, et je trouve par tout des traits de genie.

Mais je ne saurais regarder les campagnes dans les Gaules avec la même admiration, et je crois qu'on ne doit point aller chercher

eussent été animés par des attaques fréquentes (quoique fausses), et par des démonstrations de secours de la part de Comius. Jamais position n'aurait été plus critique que celle où César s'était engagé, si tout les faits qu'il raconte étaient vrais.

la vérité dans cette partie des Commentaires qui est destinée à les décrire.

Il ne me reste qu'une remarque à présenter. C'est que les auteurs contemporains n'ont point parlé de beaucoup de faits que César rapporte dans ses commentaires sur la guerre des Gaulois, et de ce nombre est le blocus d'Alesia. Les écrivains modernes ont voulu mettre à profit ce silence, en disant que si César en avait imposé sur ces faits, les historiens du temps n'auraient pas manqué de le relever.

Mais moi, j'en tire une conséquence tout opposée. On connoit bien les circonstances des temps dans lesquels César a vécu. Qui aurait pû rabaisser les exploits qu'il publiait lui-même? Sont-ce ceux qui servaient sous lui dans les Gaules? (*) Ils étaient, pour la

(*) *Je vais citer un passage de Suétone qui ajoutera à la certitude de ces conjectures. Il rapporte le jugement que portait de César et de ses écrits, cet Asinius Pollion si célèbre par la finesse de son gout et la sureté de ses jugements.* » Pollio Asi-

plupart, attachés à sa fortune, et partageaient ses intérêts. Ceux qui se jettèrent dans le parti contraire, ou périrent avant de voir publier les commentaires, ou lui furent soumis. Il se passa bien du temps avant qu'on pût avoir la volonté ou le loisir de connoitre l'historique de la guerre des Gaules; les

» nius parum diligenter, parumque inte-
» gra veritate compositos (commentarios)
» putat; quum Caesar pleraque et quae
» per alios erant gesta temere crediderit:
» et quae per se, vel consulto, vel etiam
» memoria lapsus, perperam ediderit: exis-
» timatque rescripturum, et correcturum
fuisse. » *Ex Suetonio in Caesare cap. LVI.*

Asinius Pollion regarde les commentaires comme écrits avec peu de soin et de véracité; parce que César a cru legérement les choses qu'avaient fait d'autres que lui, et que, soit à dessein ou par faute de mémoire, il a montré sous un faux-jour les choses que lui-même avoit faites. Aussi Pollion croit qu'il se proposait de les récrire et de les corriger. Suétone ch. 56. De César.

changements politiques ayant absorbé toute l'attention des hommes. L'occasion d'examiner avec les règles de la saine critique, les récits de César, est donc venue très-tard ; et les historiens contemporains n'ont point parlé de la guerre des Gaules, parce qu'ils n'en sçavaient rien ; ce qui est une raison de plus pour faire croire, que César ne laissait arriver à Rome que des rapports de sa façon, et ne faisait point connoitre à beaucoup de monde le détail de ses opérations.

Fin de la seconde Partie.

La troisième partie de cet écrit se trouve à-peu-près dans l'ouvrage publié par le même auteur sur les manœuvres de l'infanterie et sur la fortification ; nous n'avons pu d'ailleurs la retrouver en entier dans ses manuscrits : voilà pourquoi nous ne la publions pas ici.

Note à la page 27. ligne 2.
L'Auteur s'est trompé, Dolomieu est Français.



